LE PARFAIT

BOUVIER,

TRÉSOR

DU LABOUREUR,

CONTENANT

L'ART DE CONNAÎTRE, D'ÉLEVER ET DE GUÉRIR

Le Taureau, la Vache, le Bœuf et le Veau ;
Le Bélier, la Brebis, le Mouton et l'Agneau ;
Le Bouc, la Chèvre et le Chevreau ;
Le Verrat, la Truie et le Cochon.

TRAITÉ

Renfermant des Remèdes infaillibles et d'une exécution facile et peu coûteuse pour les maladies des

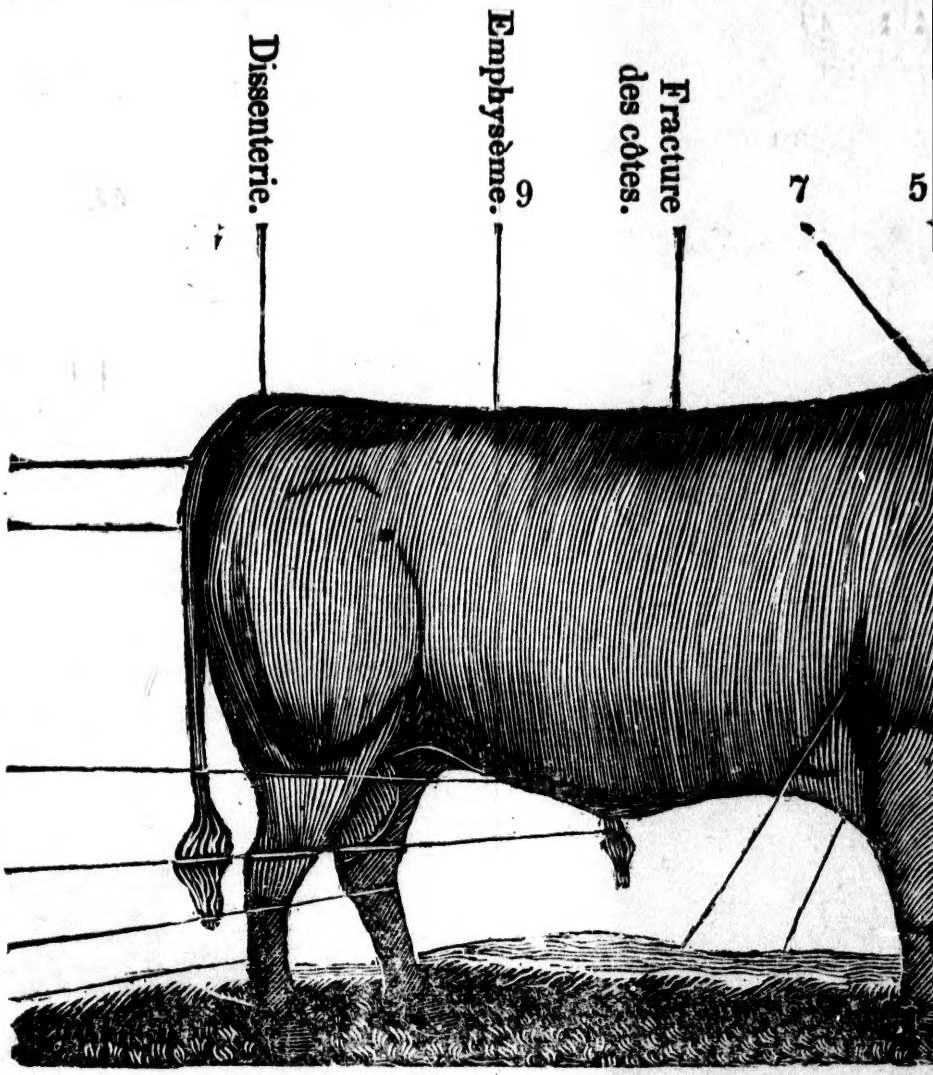
BÊTES A CORNES ET A LAINE.

Montreal :
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRAULT,
RUE SAINTE THÉRÈSE.

BIBLIOTHEQUE
— DE —
M. L'ABBÉ VERREAU
No. .....
Classe .....
Division Agriculture
Série No. 2 76

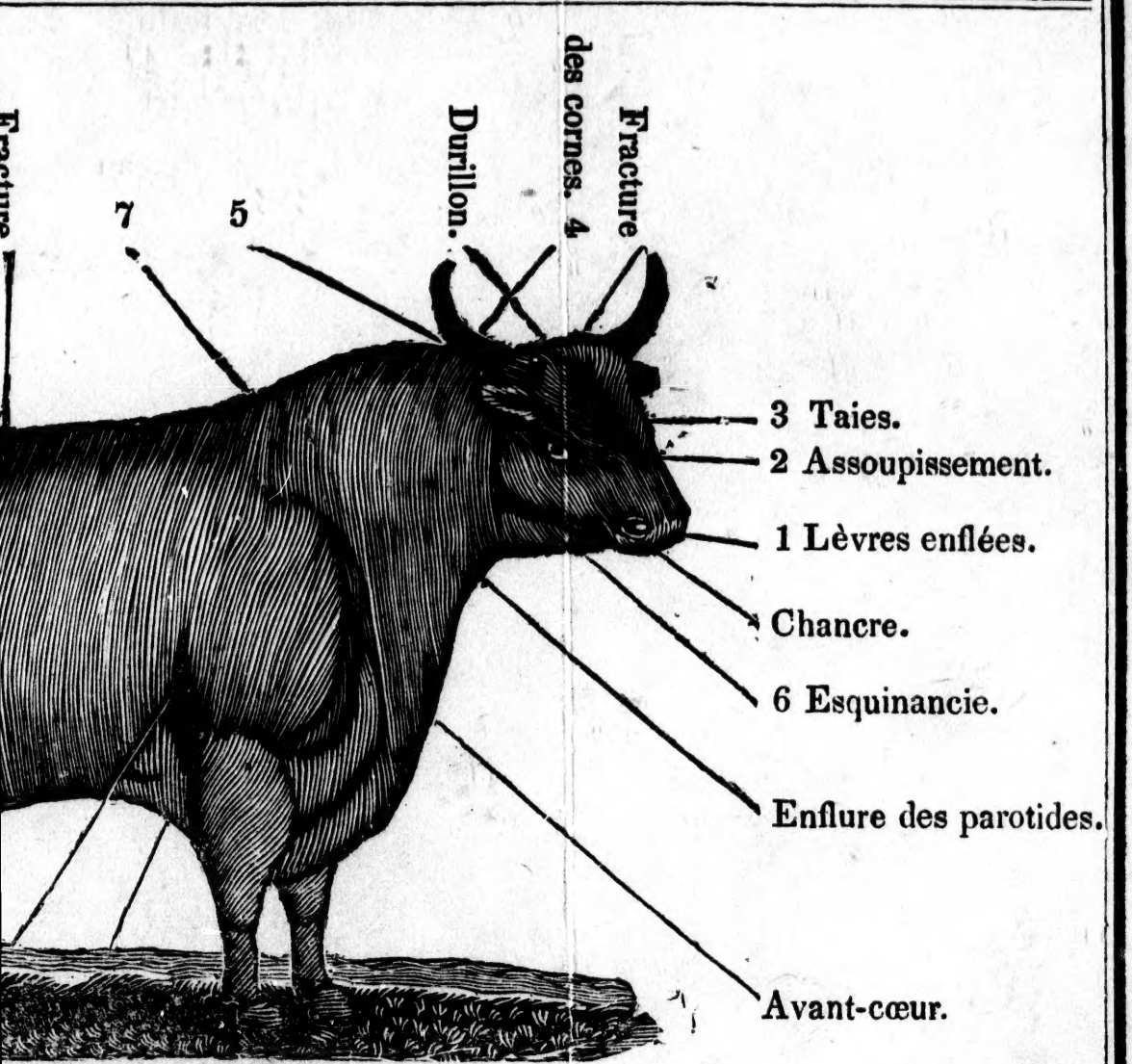
Fracture des cornes. 4
3 Taies.
2 Assoupissement.
1 Lèvres enflées.
Chancre.
6 Esquinancie.
Enflure des parotides.
Avant-cœur.

SIÉGE DES MALADIES DES



NOTA. *Les numéros indiquent où on peut soigner les bêtes à cornes.*

IES DES BÊTES A CORNES.



LE

PARFAIT BOUVIER,

TRÉSOR

DU LABOUREUR,

CONTENANT

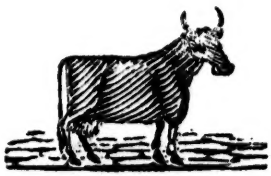
L'ART DE CONNAÎTRE, D'ÉLEVER ET DE GUÉRIR

Le Taureau, la Vache, le Bœuf et le Veau ;
Le Bélier, la Brebis, le Mouton et l'Agneau ;
Le Bouc, la Chèvre et le Chevreau ;
Le Verrat, la Truie et le Cochon.

TRAITÉ

Renfermant des remèdes infaillibles et d'une exécution facile et peu coûteuse, pour les maladies des

BÊTES A CORNES ET A LAINE.



MONTREAL :
SE VEND CHEZ LOUIS PERRAULT,
A SON IMPRIMERIE, RUE SAINTE THÉRESE,
CHEZ E. R. FABRE, RUE ST. VINCENT.

DU

L
châtr
génis
Le
tion d
bonne
front
courte
le mu
nu et
reins
charn
le fan
ferme
ans ju
Le
d'atte
qu'elle
de qu
dans l
les pla

LE PARFAIT BOUVIER.

DU TAUREAU, DE LA VACHE, DU BŒUF ET DU VEAU.

LE Taureau est le mâle ; la Vache est la femelle ; le Bœuf est un taureau mutilé ou châtré ; les petits se nomment veaux ; on nomme génisses les jeunes femelles.

Le taureau, ou l'animal destiné à la propagation de l'espèce, doit être gros, bien fait et en bonne chair, ayant l'œil noir, le regard fixe, le front ouvert, la tête courte, les cornes grosses, courtes et noires ; les oreilles longues et velues ; le mufle grand, le nez court et droit, le cou charnu et gros, les épaules et le poitrail larges ; les reins forts, le dos droit, les jambes grosses et charnues, la queue longue et bien garnie de poils ; le fanon pendant jusque sur ses genoux ; l'allure ferme et sûre, le poil rouge, et de l'âge de trois ans jusqu'à neuf.

Le choix de la vache ne mérite pas moins d'attention que celui du taureau. Il faut, pour qu'elle puisse donner de belles races, qu'elle soit de quatre ans jusqu'à neuf, docile, forte, élevée dans les montagnes fertiles en pâturages, ou dans les plaines éloignées des eaux marécageuses ;

que les os du bassin soient évasés, la tête ramassée, les yeux vifs, les cornes courtes et fortes ; l'espace compris entre la dernière fausse côte et les os du bassin un peu long ; le poitrail et les épaules charnus, les jambes grosses et tendineuses, la corne bonne, le poil rouge et uni.

Le temps de la monte ou de la chaleur commence en avril, et dure jusqu'à la fin de juillet.

La vache mugit alors fréquemment, et avec plus de force que dans les autres temps ; elle saute sur les vaches, sur les bœufs, et même sur les taureaux ; la vulve est gonflée et saillante en-dehors. Le taureau, à cette époque, est indocile ; on doit le ménager si on veut obtenir une race forte et vigoureuse ; il doit être nourri à l'étable avec un mélange de paille et de foin. Il est encore essentiel, pour empêcher la dégénération de l'espèce, de croiser les races en les mêlant, et surtout en les renouvelant par des races étrangères : on verrait aussi bientôt le grand nombre et la belle espèce des bœufs se rétablir en Canada.

La vache, devenue pleine, demande des soins et des précautions. Il faut la défendre de l'intempérie de l'air, telle que la pluie, le froid, les grandes chaleurs ; la faire peu travailler dans les pays où on la met à la charrue ; l'empêcher de courir, de sauter les haies, les fossés, et ne lui donner aucun coup : les pâturages gras lui conviennent. Deux mois avant l'accouchement on augmente la nourriture ; il se fait ordinairement vers la fin du dixième mois. On doit la séparer

des autres vaches, lui donner une bonne litière, la garantir du froid ; un quart d'heure après l'accouchement, lui donner de la farine de froment délayée dans de l'eau commune ; la nourrir pendant huit jours, avec du foin de bonne qualité, et lui donner, pendant ce temps, pour boisson, de l'eau blanche avec de la farine d'orge ; après cela, on la met, par degrés, à sa vie ordinaire.

Quant au veau, il faut le tenir chaudement et commodément ; il doit téter aussi souvent qu'il en est besoin, dans les premiers jours de sa naissance ; vers le sixième, on le sépare de la mère, dans la crainte de l'épuiser. S'il doit être livré au boucher, on ne le laisse téter que trente ou quarante jours ; si, au contraire, il est destiné à la charrue, il doit téter trois ou quatre mois. Beaucoup de veaux meurent des coliques qu'ils éprouvent peu de temps après leur naissance ; souvent ils périssent au bout de peu d'heures qu'ils en sont attaqués. Nous ne parlons point de la colique qu'accompagne un dévoiement dyssentérique, qui, dans certaines années humides et froides, détruit beaucoup de ces animaux ; mais seulement de la colique simple, qu'on doit attribuer à l'usage du lait cru, ou à d'autres mauvaises nourritures.

Si les boissons et les lavements adoucissans, rafraîchissans, avec le son, le miel, le nître, ne les guérissent pas promptement, il faut se hâter de leur faire prendre quelque laxatif ou du laudanum, ou même encore les deux ensemble. Par exemple, il est à propos de leur faire prendre

plein une cuiller à thé de laudanum, et ensuite environ trente grains de soufre, ou de sel de nître en poudre, que l'on mélera dans du lait, ainsi que le laudanum. Le soufre ou sel de nître sera réitéré au bout de six heures ; ce qui se fera encore le jour suivant, si la colique subsiste, malgré l'usage répété des boissons et des lavemens.

Le premier hiver est le temps le plus dangereux de la vie du veau, et par conséquent celui où il demande le plus de soins. On doit le sevrer par degrés ; on lui donne, en commençant, du foin choisi ou de la bonne herbe, afin de l'accoutumer insensiblement à cette nourriture ; quand il mange, c'est alors le moment de le séparer pour toujours de sa mère. Il ne doit rester au pâturage qu'une heure le matin, et autant le soir, lorsque les froids commencent à se faire sentir. Il faut le caresser, lui manier souvent les cornes, et principalement les pieds ; ne jamais l'irriter, le contrarier, ni lui donner des coups ; car l'expérience prouve que les mauvais traitements rendent ces animaux vicieux et indociles.

C'est à l'âge de deux ans et demi que l'on prive ces animaux des organes destinés à la reproduction ; l'animal prend alors le nom de bœuf. Dès-lors on ne s'occupe plus qu'à l'habituer aux travaux des champs.

Dans les pays pierreux et montagneux, quand on destine le bœuf à la charrette, on l'accoutume, à l'âge de deux ans et demi, à se laisser ferrer. Il arrive souvent qu'il se soumet à cette opération dès la première fois ; mais, s'il est difficile, c'est

de le flatter, de le caresser, d'être très-patient, de ne jamais le battre,car ce serait le rendre furieux et indomptable.

A trois ans et demi, on accoutume le jeune bœuf au joug, encore par la douceur, la patience et les caresses, en lui donnant, de temps en temps, de l'orge bouillie, des fèves concassées, et d'autres alimens semblables, dont il est très-friand. On l'attèle à la charrue avec un autre bœuf de même taille, et qui soit déjà dressé ; on les conduit ensemble au pâturage, afin qu'ils se connaissent et s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs. Il faut prendre garde de se servir de l'aiguillon dans les premiers momens, dans la crainte de le rebuter et de le rendre indomptable. On le ménagera au travail, de peur qu'il ne se fatigue trop. Si le jeune bœuf est très-difficile à retenir, s'il est impétueux, s'il donne du pied, ou est à heurter de ses cornes, tous ces défauts disparaissent en attachant l'animal bien ferme à l'étable, et en l'y laissant jeûner pendant quelque temps. S'il est peureux, si la moindre chose l'effraie, le travail et l'âge, en diminuant la crainte, remédieront à ce vice; s'il est furieux, le moyen le plus sûr de le rendre docile, est de l'attacher à une charrette bien chargée, au milieu de deux autres bœufs qui aient un pas lent, et de lui donner souvent de l'aiguillon.

Nous n'avons jusqu'à présent considéré la vache que relativement à son veau ; nous allons voir quels sont les autres avantages qu'on retire de cet animal. La vache est la source première

de la richesse du cultivateur ; c'est elle qui répand l'aisance parmi les habitans de la campagne, et qui fournit a la société une grande partie des douceurs de la vie. Les vaches sont utiles, non-seulement par les veaux et le laitage qu'elles donnent ; mais il y a des pays où on les met encore au travail et à la charrue, et où on les fait travailler comme les bœufs.

La grosseur du pis ne constitue pas la bonté d'une vache ; il y en a qui l'ont très-petit, et qui, néanmoins, donnent beaucoup de lait ; le pis n'est quelquefois gros, que parce qu'il est charnu.

Dans les trois saisons où l'herbe est abondante, la traite des vaches se fait deux fois le jour, le matin et le soir ; en hiver, il suffit de la faire une fois seulement. La bonne façon de traire, est de conduire la main depuis le haut du pis jusqu'en bas, sans interruption, ce qui produit une mousse haute dans le seau ; au lieu qu'en pressant le pis comme par secousses, le beurre se sépare du lait.

Quand une vache donne peu de lait, c'est souvent la faute des alimens qu'on lui donne. Il faut, dans ce cas, lui en donner de plus succulens, tels que la bonne herbe, la paille d'avoine, le foin, le trèfle, le sainfoin et la luzerne ; par ce moyen, on parvient à augmenter et entretenir le lait.

C'est aussi souvent aux mauvais pâturages que le lait doit sa mauvaise qualité. Si ce sont des bas-fonds, des marrais, le lait participe du mauvais goût de ces herbages ; mais, en général, si l'herbe est douce et l'eau bonne, le lait est excellent, et toujours abondant.

Pour être bon, le lait doit être tel que, lorsqu'on en prend une petite goutte, elle conserve sa rondeur sans couler, et qu'elle soit d'un beau blanc ; celui qui tire sur le jaune, sur le bleu ou sur le rouge ne vaut rien. Sa saveur doit être douce sans amertume, sans âcreté, de bonne odeur ou sans odeur. Le lait est meilleur en mai, en été qu'en hiver, et n'est parfaitement bon que quand la vache est jeune et saine.

Le lait contient trois parties différentes, la partie butireuse, la partie séreuse et la partie caseuse. Celui qui est trop clair, abonde en parties séreuses ; le lait trop épais est celui qui en manque, et le lait trop sec n'a pas assez de parties butireuses et séreuses.

Le lait perd ses bonnes qualités, quand la vache est en chaleur, lorsqu'elle approche de son terme, ou qu'elle a mis bas depuis quelque temps : il est aussi de mauvaise qualité, quand l'animal est malade.

Pour connaître l'âge du bœuf et de la vache, on a recours aux dents incisives et aux cornes. Les premières dents tombent à dix mois, et sont remplacées par d'autres, qui sont moins blanches et plus larges. A seize ou dix-huit mois, les dents voisines de celles du milieu, tombent pour faire place à d'autres ; toutes les dents de lait sont renouvelées à trois ans ; elles sont pour lors égales, longues, blanches, et deviennent par la suite, inégales et noires.

Vers la quatrième année, il paraît une espèce de bourrelet vers la base de la corne ; l'année suivante, ce bourrelet s'éloigne de la tête, poussé

par un cylindre de corne, qui se forme et qui se termine aussi par un autre bourrelet, et ainsi de suite ; car, tant que l'animal vit, les cornes croissent, et tous les bourrelets qu'on observe, sont autant d'anneaux qui indiquent le nombre des années, en commençant à compter trois ans par la pointe de la corne, et ensuite un an par chaque anneau. Il est bon aussi d'observer que les cornes du bœuf et de la vache deviennent plus grosses et plus longues que celles du taureau.

Le bœuf mange vite, et prend, en peu de temps, toute la nourriture qu'il lui faut, après quoi il cesse de manger, et se couche pour ruminer. Cet animal a quatre estomacs : la *panse* ou l'*herbier*, le *réseau* ou *bonnet*, le *feuillet* ou *myre feuillet*, et la *caillette*, qu'on appelle encore *franche-mulle*. Il remplit d'abord les deux premiers estomacs, qui ne forment qu'un même sac, d'une très grande capacité ; après cela il rumine et digère à loisir. La contraction du premier estomac fait passer dans le second une partie des alimens ; celui-ci se contracte à son tour, enveloppe la partie d'alimens qu'il reçoit, l'arrondit, l'humecte, et la dispose à entrer dans l'œsophage, où elle reçoit un nouvel acte de déglutition, pour revenir ensuite à la bouche y être broyée de nouveau.

Il est d'observation que les bœufs qui mangent lentement, résistent plus long-temps au travail que ceux qui mangent vite ; qu'ils sont plus forts lorsqu'on les nourrit au sec, que lorsqu'on les nourrit au vert : ceux des pays élevés et secs sont aussi plus forts, plus vigoureux et plus sains

que ceux qui sont élevés dans les pays bas et humides.

Quant au climat, il a une telle influence sur cet animal, qu'il change sa constitution, son caractère et sa structure. La preuve en est dans la différence énorme entre le bœuf anglais et le bœuf italien : celui-ci est petit, lâche ; il a la tête moins ramassée, les épaules moins musculeuses, la poitrine plus étroite, les cuisses et les jambes moins grosses, les pieds plus délicats et moins fermes, tandis que l'autre est charpenté fortement, comme nous l'avons dépeint ci-dessus.

Les pays froids conviennent mieux aux bœufs que les pays chauds ; c'est pourquoi les bœufs de Danemark, de la Polodie, de l'Ukraine, sont les plus gros ; ensuite ceux d'Irlande, d'Angleterre, de la Hollande, et de Hongrie, et les nôtres sont plus petits ; aussi les Hollandais tirent-ils tous les ans des taureaux du Danemark, pour obtenir de belles races et les croiser. C'est une attention que nos cultivateurs n'ont pas en Canada, mais que le gouvernement aura pour eux, quand il aura propagé les connaissances utiles à l'agriculture.

La transition subit d'une climat chaud à un climat froid, fait ordinairement éprouver à ces animaux des maladies inflammatoires; l'arrangement organique, à la vérité, ne change pas ; mais il faut que les solides et les liquides éprouvent une révolution qui les mette, pour ainsi dire, au ton du climat. En général, plus le degré de chaleur qu'ils quittent est considérable, plus les affections sont grandes, lorsqu'ils passent sous un climat froid.

DES MALADIES
DU BŒUF, DE LA VACHE, &c.

Le bœuf est exposé à un assez grand nombre de maladies internes et externes. Les premières sont, pour la *tête*, l'apoplexie et l'abattement ; pour la *poitrine*, l'esquinancie, la toux, la péripneumonie, la courbature, la pulmonie et l'hydropisie de poitrine ; pour le *bas-ventre*, les tranchées ou coliques, les indigestions, la dyssenterie, le dévoiement, le pissement de sang, la rétention d'urine, la suppression, la constipation, la jaunisse, les vers et l'égagropile.

Quant aux maladies externes, *celles de l'avant-main* sont : le durillon, la fracture des cornes, l'enflure des lèvres, du col de la tête ; l'engorgement des glandes de la ganache, les aphtes, le chancre à la langue, le charbon, l'avant-cœur, l'emphysème, la loupe au coude, l'entorse à la bleime. *Les maladies du corps* sont : la gale, les dartes, les verrues, la fraction des côtes, l'effort des reins, l'œdème sous le ventre et la brûlure. *Les maladies de l'arrière-main* sont : l'effort de cuisse, l'éparvin, la tumeur au jarret, le clou de rue, les chicots et l'ulcère.

On saigne le bœuf : 1° de la langue, pour l'appétit perdu, pour les ulcères de la langue, et pour les enflures de la bouche et du palais ; 2° de l'œil, pour les taies, poireaux et blancs sur l'œil ; pour

les nuages, enflures et eaux qui s'y forment ; 3° du front, pour les douleurs de tête et autres maux qui y surviennent ; 4° à la racine de la corne, pour les cornes rompues ou foulées par le joug ; 5° à côté de l'oreille, pour les foulures et enflures du cou ; 6° au-dessous de la gorge, pour les étranguillons, l'esquinancie et les sangsues avalées ; 7° au-dessus du cou, pour le chignon pelé, endurci ou enflé ; 8° à l'épaule, pour la dislocation ; 9° au milieu du dos, quand la peau tient aux côtes ; 10° du bas des flancs, pour les douleurs de ventre ; 11° au-dessous de la queue, pour les boyaux gâtés, pour la paresse et pour la dyssenterie ; 12° de la cuisse, quand elle est foulée ou déplacée ; 13° du jarret, pour les jambes rompues ; 14° au-dessus de la corne, pour les enflures, endurcissemens, foulures et déboîtements du pied ; 15° du talon, quand l'ongle tombe, ou qu'il est cassé ou fondu ; 16° du fourreau, quand il ne peut pisser, ou qu'il pisse le sang ; quand il a le fourreau ou la verge enflé, ou quelques pierres dans ces parties.

DE LA FIÈVRE.

On s'aperçoit qu'une bête à cornes à la fièvre, en plaçant la main dessous l'épaule entre le coffre, vis-à-vis du cœur ; on sentira alors le battement irrégulier du cœur et des artères.

Dans toute fièvre, on doit saigner hardiment, à proportion de la force de l'animal et de la fièvre. Dans l'intervalle de ces saignées, il faut donner à l'animal forte tisane de benoite pour le flux

noir ou le flux sanguin. Mais si la fièvre se prolongeait jusqu'au troisième jour, on donnerait un breuvage composé d'une demi-poignée, moitié rue, moitié savigny, bouillies dans une chopine de cidre, qu'on laisse diminuer d'un tiers, puis on la coule et on la fait prendre à l'animal.

DES PLAIES.

On doit panser les plaies des bêtes à cornes une fois par jour, et même deux fois en été, à cause de la chaleur ; il faut les panser promptement et doucement, sans meurtrir les chairs, tenir les plaies couvertes, que l'air n'y entre point, jusqu'à ce que l'on voie que la réunion s'opère avec facilité. Les plaies ordinaires, telles qu'apostumes, coupures, boutures, et celles que l'on fait pour aider ou provoquer la suppuration, se pansent de la manière suivante :

On prend une seringue à injection pour lancer dans les plaies de l'eau-de-vie camphrée (1), quand il y a à redouter la gangrène, ou bien du jus de morelle.

Dans les plaies nouvelles l'on emploie de l'eau dont voici la composition. Mettez dans un pot d'eau de fontaine :

4 sous de couperose blanche,
4 blancs d'œufs durcis au feu,
4 pincées du rue.

Faites infuser le tout 24 heures sans bouillir ;

(1) La recette ordinaire est de 12 sous de camphre dans une chopine d'eau-de-vie.

l'eau faite, passez-la dans un linge, puis mettez-la dans une bouteille que vous aurez soin de bien boucher. Cette eau se conserve, et même est meilleure ancienne que nouvelle.

L'eau faite avec cynoglosse ou langue de chien, est aussi très-bonne ; mais on ne peut s'en servir qu'en été. En voici la recette :

Mettez 4 poignées de cynoglosse ou langue de chien frottée et écrasée avec les poings, dans trois pots d'eau de fontaine, en y laissant le marc. Cette eau prend la couleur de lessive sous 24 heures. Elle ne se conserve que sept à huit jours, suivant les chaleurs.

Il ne suffit pas seulemenr de laver les plaies, il faut aussi chaque fois les panser avec de la charpie de corde goudronnée, imbibée de térébantine, dont on prend un quarteron, et dans laquelle on délaye deux jaunes d'œufs, mettant dans les plaies plusieurs petites lentes, suivant le besoin, sans trop les entasser ; mais cependant de manière qu'elles aillent jusqu'au fond ; il suffit d'y seringuer deux fois par jour l'une de ces eaux, après quoi on met de la poudre à dessécher, dont nous indiquerons la recette à l'article du *fourchet* (voyez ce mot). On en saupoudre les plaies qu'on veut dessécher, une fois le jour, pendant quatre à cinq jours de suite, sans les envelopper. S'il était trop difficile d'en arrêter le cours, l'on mettrait dans le fond, par plusieurs fois, gros comme un grain de blé de pierre de vitriol de Chypre.

Si dans une plaie il y a apparence de beau-

coup de mat[illegible]e, on la dépure avec de la poix noire et de la poix de Bourgogne, mêlées ensemble, moitié l'une et moitié l'autre, changeant de cataplasme tous les jours, lequel, tirant beaucoup, calme la douleur.

Dans le cas où il surviendrait hémorragie, on arrête le sang avant de faire aucun pansement, et l'on se sert, à cet effet, de l'herbe à mille fleurs et de la grande éclair pilées ensemble avec du sel, et mises dans la plaie.

DE LA PÉRIPNEUMONINE,
ou inflammation de la poitrine.

Cette maladie épizootique, qui exerce souvent de cruels ravages parmi les bêtes à cornes, se reconnaît aux signes suivans dans l'animal qui en est attaqué.

Une to[illegible]x plus ou moins sèche, qui quelquefois se fait entendre peu fréquemment dans le commencement, et qui redouble sur la fin.

Une fièvre très-sensible et très-caractérisée.

Une oppression plus ou moins grande, qui augmente lorsque l'animal a mangé, et qui quelquefois n'existe pas ; ce qui néanmoins est très-rare.

Le dégoût que l'on aperçoit à mesure que le mal fait des progrès.

Le défaut de rumination dans les bœufs [illegible] autres animaux ruminans comme eux ; mais ce signe est souvent équivoque.

La puan[illegible]ur de l'haleine.

La séche[illegible]e des naseaux à leurs orifices, et celle de la bouche et de la langue.

Quelquefois un écoulement de matières plus ou moins épaisses, ou plus ou moins blanchâtres.

Mais ni le sixième signe ni les suivans ne sont pas toujours constans.

Remède.—Il est de la plus grande nécessité de saigner à la jugulaire les animaux qui en sont atteints, et même de leur tirer une assez grande quantité de sang, et de répéter la saignée le premier, le second et le troisième jour, s'il en est besoin.

Faire usage de lavements émolliens et rafraîchissans, donnés et réitérés deux et même trois fois dans la journée, pendant cinq à six jours.

La boisson ordinaire sera l'eau blanche ; on y ajoute, si la toux est violente, le mélange suivant:

Prenez : fleurs de violettes et de coquelicot, de chacune deux poignées, versez sur le tout six livres d'eau d'orge bouillante. Faites infuser pendant une heure, coulez, ajoutez à la colature, trois onces de miel commun, mêlé avec la boisson qui sera toujours tiède. Au défaut de ce mélange, l'eau blanche sera miellée.

Des billots placés une ou deux fois par jour dans la bouche de l'animal, produiront de bons effets.

Prenez six figues grasses, 5 onces de miel commun et rosat ; pilez les figues, mêlez, triturez avec le miel ; ou bien 4 onces de sirop violat, 6 jaunes d'œufs, 5 onces d'eau distillée de roses ; mêlez et garnissez-en un billot.

Quand la toux est trop forte et répétée, on peut, outre l'addition faite à la boisson ordinaire, administrer le bol suivant:

Prenez : 3 grammes, blanc de baleine,
3 grammes, poudre de réglisse,
1 dragme, pillules de cynoglosse ;

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de conserve d'althæa pour un bol béchique et anodin.

POUMON ALTÉRÉ.

La toux et une grande maigreur sont les signes de cette maladie.

Donnez de temps en temps à l'animal malade du son mouillé, avec une once de sperme de baleine, et une demi-once de soufre, de cinabre et d'antimoine ; ou bien, faites-lui avaler une chopine de vin blanc, avec un peu de miel assaisonné de deux onces de poudre de muscade, deux onces de safran, une demi-once de gingembre, un quart d'once de canelle et un peu de réglisse ; mêlez et coulez le tout avant de le donner.

BŒUFS ou VACHES
JETANT PAR LES NASEAUX.

Ce jet par les naseaux provient de l'engorgement du poumon. S'il y a ulcère, il ny a point de guérison ; s'il n'y en a point, on peut guérir l'animal avec la recette suivante :

Remède.—Prenez un quarteron de beurre frais que vous faites noircir sur le feu, comme celui de la friture. Ce beurre retiré du feu, ajoutez-y une très-petite mesure d'eau-de-vie, la même quantité de vinaigre de vin, et deux liards de poivre blanc moulu. Faites avaler ce breuvage

à l'animal, et le lendemain faites-lui boire ce qu'il rendra d'urine, dans la matinée, cela pendant quatre ou cinq jours de suite, pendant lesquels et encore trois jours après, vous lui donnerez chaque jour dans de l'avoine, une once, moitié foie d'antimoine et moitié fleur de soufre en poudre. Ayez soin de le faire boire tous les jours, environ une heure après midi, et de lui donner sa nourriture ordinaire.

DU DÉGOUT.

Si le bœuf n'est que dégoûté, on le ragoûte avec des poireaux, des ciboules, ou du céleri infusé dans du bon vinaigre et du sel, qu'on lui donnera pendant deux jours ; il faut lui tenir le mufle élevé, pour qu'il ne laisse rien perdre de cette salade pendant qu'il la broie. Il est encore bon de lui donner des feuilles de raves ou raiforts, ou des betteraves cuites et marinées dans du bon vinaigre. Quelques-uns font manger aux bœufs dégoûtés, une rôtie de pain bis, frotté de miel et trempé dans du vinaigre, dont on leur lave le palais et la langue. Il y en a aussi qui ne se servent pour leur frotter la bouche, que de gousses d'ail concassées et infusées dans deux verres de vinaigre ou de verjus, avec un peu de sel et de miel. Une once de thériaque ou d'orviétan, est encore un bon remède contre le dégoût ; on les lui fait prendre dans du vin.

Les remèdes suivans contre le même mal, sont purgatifs. 1° Du marrube avec de l'huile de noix et du vin rouge. 2° Des grains d'encens,

de la sabine ou de la rue, qu'on fait avaler dans du vin. 2° Le serpolet pilé et mêlé avec du vin. 4° L'ognon marin, coupé et détrempé dans l'eau. On donne ces remèdes, durant trois jours, dans une pinte de vin.

MALADIES DU COU.

Si l'enflure du cou vient de contusion, appliquez-y un cataplasme fait de miel, de saindoux et de son, le tout bouilli dans du vin blanc.

Si elle vient d'un abcès, prenez de l'onguent althæa, de l'huile de laurier et du beurre frais, deux onces de chacun, battez le tout à froid ; puis frottez le cou du bœuf, et l'enveloppez de linges; il s'y formera une tumeur que vous ouvrirez avec des ciseaux, l'abcès étant mûr ; pansez tous les jours la plaie, et mettez-y de la racine d'ortie.

Pour les écorchures du cou, employez de la graisse de porc avec de la cire neuve, fondues et mêlées ensemble.

Pour résoudre les duretés du chignon, faites cuire dans de l'eau où il y aura les trois quarts d'huile d'olive, deux onces de racines de lis et autant de guimauve ; faites boullir le tout pendant une heure, après quoi, ajoutez-y mauve, violette et pouliot bien hachées ; de chacune de ces herbes deux poignées : laissez bien cuire le tout, et appliquez-le tout chaud sur la dureté.

Si le chignon est déplacé, examinez de quel côté il penche ; et tirez du sang à l'opposé, ce qui se fait en battant avec un bois de vigne la

grosse veine qui paraît dans cet endroit, et qu'on perce lorsqu'elle est gonflée.

Si le chignon ne perce d'aucun côté, on saigne l'animal aux deux oreilles ; et après la saignée on fait cuire dans un pot, à poids égal, moëlle de bœuf, poix-résine, suif de bouc et vielle huile d'olive, et on en frotte l'enflure après l'avoir lavée avec de l'eau ; après quoi on la laisse sécher.

LA TAUPE, ou ENFLE.

On donne ce nom à un mal qui vient ordinairement aux bêtes à cornes, sur le cou, depuis les cornes jusqu'auprès des épaules. Ce mal est occasionné souvent par quelques meurtrissures, ou par un sang trop épais, qui, y séjournant, forme un dépôt.

Remède.—Il est essentiel d'attendre que la taupe, ou enfle, soit bien formée, pour opérer. Alors on ouvre la peau en quatre, on lève les quetre parties, pour en bien connaitre la grosseur ; après quoi on la coupe en entier avec un rasoir, si toutefois le sang ne cache pas le travail ; il faut surtout prendre garde aux nerfs et aux gros vaisseaux sanguins,dont il est quelquefois difficile d'arrêter l'écoulement. S'il arrive que le sang gagne, on cesse l'opération, et on met dans la plaie des orties pillées avec du sel pour arrêter le sang, et mettre à même de couper, le lendemain, le restant jusqu'à la bonne chaire ; après quoi, on répète la pareille dose d'orties et de sel. Si c'est en hiver au lieu d'orties, on se sert d'amadou, qu'on met seulement sur les vaisseaux qu'on

voit saigner. Quant à la plaie, on la lave tout les deux jours deux fois avec l'eau forte dont nous avons donné la recette à l'article *des plaies des bêtes à cornes*, en mettant de la thérébentine, avec de la charpie de corde goudronnée, après avoir incorporé deux jaunes d'œufs dans un quarteron de thérébentine. Si les chairs poussent trop vite, on peut mettre un peu de vert-de-gris dans la thérébentine.

Si c'est en été, il suffit de laver la plaie avec de l'eau de cynoglosse ou langue de chien, dont nous avons donné la recette à l'article *des plaies des bêtes à cornes.*

Il est essentiel d'attacher un bout de ficelle à chacun des quatre coins de la peau, puis les nouer ensemble pour tenir l'appareil dans la plaie. Souvent il arrive que les chairs poussent vite, et qu'il se forme des bubons de chair gourmande qui empêcheraient la réunion solide ; alors on la saupoudre avec de l'alun calciné en prenant bien garde d'en faire tomber dans la plaie ; ce qui s'opère facilement, en la portant dessus avec un plumasseau. La plaie venant à se former, les quatre lambeaux de peau se retirent, ils tombent, ou on les coupe avec des ciseaux. Ensuite on laisse la plaie découverte ayant soin de la laver deux fois le jour, jusqu'à parfaite guérison, avec une des eaux indiquées ci-devant. Sur la fin du traitement, on saupoudre toute la plaie, avec de la poudre à dessécher, dont la recette est ci-après, à l'article du fourchet. Pour faire revenir le poil, on frotte la place de miel un peu chaud.

ESTRANGUILLONS

ou étranguillons.

On appelle ainsi les glandes qui se forment sous la gorge du bœuf ; elles proviennent des humeurs qui découlent d'un certain refroidi.

Remède.—Saigner l'animal sous la langue et au cou, et ayez soin d'ouvrir soir et matin les glandes avec une lancette. Frottez le dessous de la gorge avec de l'huile de laurier et du beurre frais battus ensemble à froid. La tête de l'animal doit être bien couverte et tenue chaudement.

DU QUARTIER TACHET.

ou Lovet.

Pour connaître si un bœuf ou une vache a le quartier, il faut chercher sous le gosier si on y trouve une glande comme une petite noix ; si cette glande existe, c'est une preuve qu'ils sont attaqués de cette maladie, qui est commune aussi aux chevaux. On cherche aussi dans tous les membres si la peau de la bête ne feuillette point, et s'il n'y a point d'enflure ; si ces symptômes existent, faites ce qui suit.

Remède.—Prenez un bon verre d'huile d'olive ; *idem*, de bon vin, une tête d'ail ou un peu de poivre ; pilez le tout ensemble, et faites-le avaler à l'animal. S'il a une des jambes tirante, qu'il ait de la peine à marcher, saigner-le aux petits onglons de la jambe malade. Si vous vous apercevez que le mal soit dans le corps de la bê-

te, faites-lui deux ouvertures derière chaque épaule, et mettez dans les ouvertures de la racine d'ortie avec un peu de sel. L'on ne donne à la bête que peu de nourriture, jusqu'à ce qu'elle se porte mieux.

POMMES

ou poires dans le gosier.

Comme cet accident empêche l'animal de respirer, il enfle, bave et étouffe. On peut avec la main sentir la pomme ou poire à travers du gosier; il n'y a que de forcer avec la main, en poussant le fruit pour le faire entrer à force dans le corps, ce qui arrive fort souvent ; dans le cas où elle n'entrerait point, il faudrait pousser avec la queue d'une pelle à feu, le tenir ferme, et pousser le plus droit qu'il serait possible.

DE LA TOUX.

Les causes ordinaires de la toux du bœuf sont le froid, la poussière, la sécheresse des poumons.

Remède.—Faites une décoction d'hyssope pour la lui faire boire, et donnez-lui des poireaux pilés avec du froment. Si ce remède ne réussit pas, prenez deux verres de miel, autant d'huile, avec deux onces de vieux-oing et autant de beurre frais ; faites bouillir le tout et avaler au bœuf : si la toux s'opiniâtre, faites avaler à l'animal une verrée du suc de l'herbe appelée marrube, mêlé avec autant d'huile de noix, autant de vin rouge et moitié sel.

DES MALADIES DES PIEDS.

L'enflure se guérit en y appliquant des fueilles de sureau broyées avec du sain-doux.

Pour l'entorse, on fait bouillir ensemble du miel, du sain-doux et du vin blanc, puis on en frotte le mal quatre fois par jour. S'il y a dislocation, il faut remettre l'os et se servir du remède ci-dessus ; s'il y a rupture entière, il n'y a plus de remède.

Pour l'enclouure, on ôte du pied le clou ou chicot, puis on met sur la plaie de l'huile toute chaude, et par-dessus des étoupes qu'on enveloppe de linges.

Le soc de la charrue blesse souvent le bœuf aux pieds. Dans ce cas on prend du vieux-oing, de la poix noire et du soufre qu'on mêle ensemble, et qu'on applique sur la plaie, avec de la laine et du linge par-dessus.

Le froid fait quelquefois boiter le bœuf ; pour lors il faut lui laver le pied malade, y faire une ouverture avec la lancette, laver la plaie avec de l'urine, ensuite la saupoudrer de sel, y infuser de l'huile chaude simplement, ou avec de la cire, et l'envelopper de linges.

Le sang extravasé fait aussi boiter le bœuf. Dès qu'on s'aperçoit du mal, on doit visiter la corne du pied, frotter l'endroit où l'on sent de la chaleur, et l'animal de la douleur, et descarifier pour en faire sortir le sang ; mais si ce sang a déjà pénétré l'ongle, il faut (crainte d'un plus grand désorde) fendre l'ongle dans le milieu de

la fourchette, ensuite imbiber des étoupes de vinaigre mêlé de sel, et les appliquer sur la plaie avec un bandage. Le bœuf ne doit pas mettre son pied dans l'eau, ni dans rien d'humide. Le premier appareil levé, on néttoie bien la plaie, puis on applique de nouveau des étoupes imbibées de vinaigre, d'huile et de sel.

Si on s'aperçoit que le sang soit descendre jusqu'à l'extrémité de la corne, il faut la couper par le bout jusqu'au vif, afin que le sang en sorte.

Si le genou du bœuf boiteux enfle, il faut le lui frotter avec du vinaigre chaud, et y mettre de la graine de lin imbibée d'eau et de miel ou de vieux levin, de l'urine d'homme, ou autres semblables résolutifs.

LE FOURCHET.

Il s'amasse assez souvent dans le fourchet des pieds, soit de devant, soit de derrière des bêtes à cornes, du pus qui se racornit comme un peloton jaunâtre de chair morte, quelquefois de la grosseur d'un jaune d'œuf, et qu'il faut extirper dans la suite. Ce mal fait boiter considérablement l'animal qui en est atteint.

Remède.—Faites de la bouillie avec de l'eau, de la farine de froment, deux blancs de poireaux pilés, et gros comme un jaune d'œuf de graisse de porc fondu ; mettez cette bouillie sur des étoupes, et enveloppez-en la partie malade deux fois en deux jours ; après quoi, mettez dessus le mal parties égales de vert-de-gris, sucre blanc et poivre, le tout en poudre, et un restringent en

cataplasme sur des étoupes, composé de suie grasse broyée et passée au tamis, incorporée dans des blancs d'œufs, procédé que l'on suivra, tous les jours, jusqu'à ce que l'on puisse décharner le peloton de mauvaise chair : il se tire avec le doigt ou le couteau, après quoi il reste un creux dans lequel mettez deux ou trois fois, sans enveloppe, du tarc. Incorporez ici de la poudre à dessécher dont voici la recette :

½ Once de mine de plomb,
3 Gros de vert-de-gris,
½ Once de blanc de céruse,
2 Gros de sucre blanc,
3 Gros de litarge d'or,
½ Once de poivre ;

Le tout réduit en poudre et mêlé ensemble.

Clou dans le pied, épine, esquille de bois, ou petit amas de pus.

Après avoir tiré d'abord tous les corps étrangers, faites ouverture à la corne sur le mal, afin de laisser les matières s'écouler, au lieu de séjourner dans cette partie. Introduisez dans cette ouverture de l'huile d'aspic chaude, ou suif avec du poivre, que vous faites bouillir dedans avec des pinces à feu rouges : répétez l'opération jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de matière.

Dans le cas où la matière aurait séjourné, et viendrait à sortir par la couronne du pied, on mettra autour de la couronne le restringent désigné à l'article Gros galet, ayant soin de tenir l'ouverture faites sous le pied, toujours ouverte pour en faci-

liter l'écoulement. Dans le cas où les matières seraient trop abondantes, l'on ne mettrait point d'abord le feu, ni d'huile d'aspic, mais bien parties égales de vert-de-gris, sucre blanc et poivre, le tout en poudre ; on fera ce pansement tous les jours, jusqu'à ce que l'adondance des matières soit tarie, après quoi on y mettra suif et poivre, et on fera bouillir comme nous venons d'expliqner.

DES GROS GALETS.

La plupart des maladies des animaux employés aux usages de l'homme, proviennent de la fatigue et de travaux forcés. Il arrive souvent que l'animal ayant marché plusieurs jours de suite, il se forme une courbature dans le gros galet, ce qui le fait tomber, si l'on n'y apporte prompt remède.

Remède.—Quand on voit que l'animal boite fort bas, il faut lui envelopper le pied dans un cataplasme fait des oignons cuits et de la graisse de porc, appliquer le tout ensemble chaud, une fois chaque jour, pendant trois jours ; ce qui améne la guérison.

Quand le galet est tombé, il faut mettre dessus parties égales de vert-de-gris, sucre blanc et poivre, le tout en poudre, pour enpêcher qu'il ne croisse de petits boutons de chair vive : le galet ainsi saupoudré, appliquez-y un restringent, tel que de la suie grasse broyée, passée au tamis, incorporée dans des blancs d'œufs et un peu de vinaigre de vin. Faites le pansement de cette manière pendant quatre ou cinq jours, d'après la disposition des chairs. Lorsqu'il ne paraît plus de chair

trop vive, ni d'excroissance, pansez seulement avec le cataplasme restringent, et sur la fin n'y mettez que du tarc chaud, sans envelopper le pied, en prenant garde qu'il ne mette ce pied dans l'eau, jusqu'à parfaite guérison.

DE LA FOURBURE.

Le bœuf attaqué de la fourbure, à peine à marcher ; et en marchant il avance ses pieds l'un près de l'autre, par la peine qu'il a de les mouvoir, surtout s'il est fourbu du devant et du derrière.

Le pansement est égal pour une partie comme pour deux.

Remède. Coupez les huit petits galets ou cafignons qui saigneront beaucoup ; cette saignée suffit quelquefois pour guérir l'animal ; répétez la, si elle est insuffisante, mais que ce soit à la jugulaire, en observant que si les jambes sont enflées, il faut les graisser avec partie d'huile d'aspic et d'huile de laurier un peu chaudes.

MAL DE TÊTE.

Les signes des maux de tête sont lorsque le bœuf a cette partie enflée et plus chaude que de coutume, et qu'il jette par les yeux et les naseaux beaucoup d'humeurs.

Remède. Il faut le saigner au cou, et faciliter l'écoulement des humeurs. A cet effet, pilez de l'ail que vous mettrez infuser à froid dans du vin, l'espace de deux heures et le lui seringuez dans les naseaux.

On peut aussi lui frotter la langue avec du thym, de l'ail, du sel, broyés eusemble et mêlés dans du vin rouge.

Remède.—Faites bouillir dans deux pintes d'eau, réduites à trois chopines, deux poignées des herbes suivantes : centaurée, cardamome, pouliot, guimauve, ellébore et fenouil ; joignez-y une once de séné, que vous laissez infuser sans bouillir demi-livre de miel, un peu de sel, trois Cuillerées d'huile de noix, deux onces de poudre d'agaric et trois onces de casse : mêlez, coulez et donnez le tout en lavement.

Si c'est en été, sa nourriture doit être rafraîchissante, comme feuilles de vigne, laitue, chicorée sauvage, et de l'eau blanchie avec de la farine de seigle ; en hiver on le nourrira d'orge, d'avoine et du meilleur foin, d'eau blanchie de farine d'orge.

ABCÈS A LA TÊTE

On connaît qu'un abcès se forme à la tête, lorsque l'animal porte sa tête basse ; les paupières s'enflent, les yeux sont bordés de rouge et larmoyans, et il s'exhale une grande chaleur par les naseaux.

Remède.—Saignez, dans les vingt-quatre heures, les huits petits galets, et si le mal continue, faites deux saignées au cou en douze heures : donnez des breuvages rafraîchissans, tel qu'un pot d'eau dans laquelle aura bouilli du son ; joignez-y une demi-livre de miel et deux onces des quatre semences froides pilées ; si c'est en été, mettez dans votre eau de son, deux poignées de pourpier

pilé ; répétez ce breuvage deux ou trois fois le jour.

CORNES CASSÉES

ou trop recourbées.

S'il arrive qu'une bête à cornes se casse une corne, et qu'elle ne soit pas tombée tout-à-fait, il faut la faire sauter à l'endroit par où elle est cassée, pour avoir plus de facilité à en arrêter l'hémorragie, que l'on fait cesser avec une poignée d'orties grièches ou orties à fleurs blanches, pilées avec une demi-poignée de sèl, et l'envelopper avec des étouqes. Il arrive aussi souvent que les cornes recourbées rentrent vers la tête et blessent l'animal, alors on les coupe par le bout avec un fer tranchant que l'on a fait rougir.

HÉMORRAGIES DU NEZ.

On arrête ces hémorragies au moyen d'une ou deux saignées, suivant la force de l'animal, et la quantité du sang qu'il a perdu. On le met ensuite dans l'eau jusqu'au ventre, un quart-d'heure en hiver, et une heure en été.

MAL D'YEUX.

Si le bœuf a les yeux enflés, mettez-y dessus de la farine de froment détrempée clairement avec de l'eau et du miel. Si on aperçoit quelques blancheurs dans l'œil, servez-vous du sel ammoniac pulvérisé et mêlé avec du miel ; et si les yeux pleurent, servez-vous du premier remède,

mais employez la farine d'orge cuite au four, au lieu de celle de froment.

La graine de panais sauvages, mêlée avec le suc de raifort et de miel, est encore un bon remède pour ce mal.

DE L'ONGLÉE

et autres maux des yeux.

On désigne ainsi une taie qui part du coin de l'œil, et vient couvrir la prunelle. On extirpe ce mal avec un sou marqué qu'on introduit doucement pardessous ; ensuite, avec une aiguille et du fil, on perce la taie, en prenant les deux bouts du fil qu'on tire à soi, l'on coupe avec les ciseaux la circonférence de cette taie, il faut avoir soin de tenir bien ouvertes les paupières de l'animal. L'opération faite, soufflez un peu de sucre blanc ou de sel de verre une fois seulement.

Quant aux coups et meurtrissures de l'œil, il faut y appliquer une compresse imbibée de bon vin vieux rouge chaud.

Pour les autres maladies des yeux, telles que fluxions et autres humeurs et taies qui se forment dessus ou dans la prunelle, il faut saigner dans le commencement à la veine du cou jusqu'à deux fois en 24 heures, et souffler tous les jours une fois, dans les yeux, du sel de verre calciné de lui-même ; et, à défaut de ce verre, de la poudre de tuile ou cloportes.

DE L'ARAIGNÉE OU ÉRAIGNIE.

Cette maladie survient aux bestiaux, pour avoir avalé, soit une araignée ou un autre insecte vé-

nimeux, et encore pour avoir mangé de l'herbe imbibée de rosée. On la distingue ordinairement par une enflure générale qui parait promptement, et qui est précédée d'une pésanteur de tête, d'une faiblesse qui les empêche de se tenir sur leurs pieds, et d'un tremblement universel ; il leur sort par les yeux, les naseaux et la bouche, une sérosité visqueuse et corrosive, presque toujours accompagnée d'une toux violente.

Remède.—Faites prendre aux bœufs ou vaches attaqués de cette maladie, une bouteille de vin blanc chaud, avec un quarteron de sucre et une pincée de sel, en deux fois, et à une heure d'intervalle : une heure après, prenez une bouteille de lait sortant du pis de la vache, sans être coulé, avec un quarteron de miel fondu dedans, que vous leur ferez prendre aussi en deux fois, et à une heure d'intervalle.

Administrez-leur ensuite, matin et soir des fumigations faites avec des savates ou des herbes aromatiques. Ventousez, s'il est nécessaire, et lavez la plaie avec du vinaigre de vin, du sel, du poivre et de l'ail pilé.

SANGSUES AVALÉES.

Il arrive quelquefois qu'une bête à corne, en buvant dans un ruisseau ou une rue, avale une sangsue : alors il faut mettre dans la bouche de l'animal le tuyau d'un entonnoir qui reçoit la vapeur des punaises qu'on brûle dessous ; ou bien si la sangsue est attachée au palais, il faut prendre une feuille de figuier, ou un morceau de

drap rude, pour la détacher : mais si elle est descendue dans l'estomac, et qu'elle se soit attachée à son orifice, qui se gonfle de façon que le bœuf ne puisse plus prendre de nourriture, alors on peut faire avaler à l'animal une grande quantité d'huile, ou de vinaigre, ou de la saumure.

DE L'ENFLURE.

La peau du bœuf qui a avalé un insecte, ou qui a été piqué par une bête venimeuse, enfle quelquefois si fort qu'elle retentit comme un tambour.

Remède.—Placez dans le fondement du bœuf, trois ou quatre doigts en avant, une corne percée ; puis promenez l'animal jusqu'à ce qu'il rende des vents. Frottez la piqûre d'orviétan ou de thériaque ; vous pouvez même lui en faire avaler, en faisant précéder une décoction émolliente.

BARBES OU BARBILLONS.

Ces barbes ou barbillons ne sont autre chose qu'une excroissante de chair qui vient sous la langue du bœuf, et qui l'empêche de manger ou de paître ; c'est pourquoi il faut les lui couper avec des ciseaux, et laver ensuite la plaie avec du vinaigre et du sel ; à défaut on peut se servir de sain-doux et de sel écrasé fort menu.

De la maladie appelée

SUR-LANGUE OU CHANCRE-VOLANT.

Ce mal se manifeste par une espèce de pustule ou vessie, qui survient au bétail au-dessus ou au-

dessous de la langue, ou plus bas contre le gosier, où il s'établit une pourriture qui leur fait tomber la langue en vingt-quatre heures, si l'on n'y apporte promptement le remède suivant:

Remède.—I. Il faut racler la plaie, vessie ou crevasse, avec une cuiller ou une pièce d'argent, jusqu'à ce qu'elle saigne bien, en prenant garde surtout que la bête n'avale ce qui se détache en raclant.

II. Laver la plaie avec de l'eau fraîche.

III. Prendre une pièce ou coupon de drap rouge ou écarlate, la tremper dans du vinaigre et du sel, et en frotter la plaie plusieurs fois, la trempant chaque fois ; puis on aura soin de brûler la dite pièce de drap, pour éviter l'infection, et ce morceau de drap ne pourra servir que pour une seule bête malade.

IV. Prendre de l'ail, de la sauge, artichauts sauvages, qu'on appelle autrement joubarbe, et en latin, *sempervivum majus*, qui croît sur les toits ou murailles ; du plantain, de la racine d'impératoire ; piler le tout ensemble, puis le mêler avec du sel, de l'alun et du vinaigre, et en frotter la plaie et toute la gorge assez longtemps.

Préservatif.—Lorsque ce mal survient dans un pays, les propriétaires des bestiaux doivent avoir soin de visiter souvent la langue et la gorge du bétail et les lui laver de temps en temps avec du vinaigre et du sel, et donner à manger tant au bétail sain que malade, du pain avec de bonnes herbes hachées et mêlées avec du sel.

ENFLURE DU PALAIS.

Faites une petite incision au palais, ou saignez-le à la veine du palais, que vous frottez ensuite de sel ou de vinaigre, ou donnez-lui une fois de l'ail bien pilé ; il faut alors avoir soin de nourrir d'herbes tendres, comme feuille d'orme, de vigne ou de foin.

DU FLUX DE SANG,

ou de la maladie appelée vulgairement le sang rouge ou le sang blanc.

Le flux de sang se manifeste quand les animaux ne peuvent fienter qu'avec peine. Ils rendent par intervalle quelques matières glaireuses, qui ne tardent pas à dégénérer en un flux de sang très-douloureux.

Remède.—Prenez une bouteille de lait sortant du pis de la vache avant d'être coulé ; joignez-y un quarteron de miel, une demi-poignée de sel, et la valeur d'une petite noix de crasse de cheminée réduite en poudre : mêlez bien le tout ensemble ; faites-le chauffer et avaler tiède ; immédiatement après, donnez air par le fondement. Si cela ne suffit pas, au bout de quelques heures donnez un lavement de petit-lait bouilli avec une poignée de putrelle, herbe toujours verte, et qui croît communément dans les jardins. Quant le petit-lait aura bouilli, passez et réduisez-en la quantité à une bouteille par lavement ; ajoutez-y une pincée de sel bien grugé, trois onces de miel et un petit gobelet d'huile douce ; ayez soin que le tout soit

bien mêlé : en exécutant bien cette recette, vous êtes certain de la prompte guérison de l'animal malade.

DU FLUX DE SANG DES BESTIAUX.

Lorsque l'on s'apperçoit que le bétail est attaqué du flux de sang, il faut lui administrer promptement le breuvage suivant :

Prenez 1 chopine de vin,
2 gros, roses de provins,
½ once, poudre de coque de gland,
3 gros, poudre très-fine de brique, ou de tuile.
1 demi-muscade ;

Faites infuser le tout une demi-heure sur la cendre chaude, puis donnez ce remède à l'animal, et laissez-le reposer pendant quatre heures sans lui rien faire prendre. On peut mettre dans le dit breuvage une demi once de sumac ; réitérez ce remède selon le besoin.

Il est une autre espèce de flux de sang, nommé lente, pour la guérison duquel prenez une grosse poignée de verveine que vous faite bouillir dans un pot de vin, jusqu'à ce qu'il soit réduit à moitié ; faites avaler cette boisson à la bête malade, le plus chaud que vous pourrez, et immédiatement après, faites-lui manger un picotin de seigle. Ayez soin de la bien couvrir, et de ne lui donner de nourriture que deux heures après.

RÉTENTION D'URINE.

Les efforts que fait le bœuf pour uriner, sans le pouvoir faire, sont un signe évident de cette

maladie. Pour la guérir, faites bouillir ensemble de la pariétaire, du seneçon et des racines d'asperges ; mêlez-y du beurre frais, et appliquez le tout aux bourses du bœuf dans un linge. Continuez ce traitement jusqu'à ce qu'il urine aisément.

Pour nourriture on lui donne des feuilles de raves copieusement et souvent, à midi un picotin de son mouillé, et autant le soir, et pour breuvage (pendant trois matins), une chopine de vin blanc qu'on fait bouillir avec deux cuillerées d'huile.

La graine de céléri bien pilée et avalée avec du vin blanc est encore un bon remède.

Ou bien encore, trois onces de colophane mise en poudre, dans une livre de vin blanc.

PISSEMENT DE SANG.

Aussitôt que l'on s'aperçoit que le bœuf pisse le sang, il faut lui retrancher toute boisson, et ne lui donner que le breuvage suivant :

Prenez une chopine d'urine d'homme, autant d'huile d'olive, six œufs frais et une pleine main de suie de four : battez le tout ensemble et faites le lui avaler : après quoi, liez-lui les oreilles, que vous battez avec une petite baguette, jusqu'à ce qu'elles soient toutes rouges ; alors, percez-lui les petites veines que vous verrez, il en sortira du sang presque vert. Cela fait, mettez-lui du sel dans la bouche, et promenez-le ; ou bien, prenez deux pintes d'eau de jus de plantain, moitié vinaigre et huile d'olive, joignez-y gros comme un œuf de pigeon de concombre sauvage pulvérisé,

avec autant de coques d'œuf ; mêlez le tout et faites-le lui avaler.

Il est bon de donner au bœuf quelques lavemens rafraîchissans, dont voici la recette :

Prenez du mélilot, de la pariétaire et de la camomille, de chacun trois poignées. Faites-en une décoction dans deux pintes d'eau, laissez-la réduire à une, et coulez ; ajoutez-y une demi-livre d'huile de lin ou de noix, du miel, deux onces de casse, et une chopine de verjus ; le tout ainsi incorporé, administrez-le tiède à l'animal.

TESTICULES ENFLÉS.

Frottez les parties affligées de saindoux ou de la fiente de l'animal même, mêlé avec des fleurs de camomille et de mélilot.

Si le mal vient d'inflammation, il est dangereux : alors servez-vous d'huile rosat, blanc d'œuf, eau rose, et de lait, mêlez le tout et frottez-en les testicules.

Ou bien du suc de plantin, ou du pourpier mêlé avec l'huile rosat et des blancs d'œufs : il est bon de mener le bœuf à la rivière, pour lui faire baigner à l'aise les parties enflées.

DE L'INDIGESTION.

On connaît qu'un bœuf ne digère point, lorsqu'il a les nerfs tendus et roides, les yeux pesans ; qu'il ne remue point ; qu'il rote et que son ventre gronde.

Remède.—Nourrissez le bœuf de choux bouillis, arrosés de vinaigre ; si l'enflure survient au

ventre, fourrez dans le fondement de l'animal, votre main frottez d'huile, pour en tirer la fiente ; promenez-le ensuite un peu. Si la douleur continue, prenez des figues sauvages sèches, broyez-les, et les lui donnez avec neuf fois autant pesant d'eau chaude ; ou bien, faites manger au bœuf des oignons coupés et mêlés avec une livre de miel, deux onces de sel, et premenez-le ensuite.

DE LA BOUCHURE DU DEVANT.

Cette indisposition se manifeste en ce que l'animal ne pouvant respirer, bave, enfle et tombe comme mort. Ce qui arrive assez souvent à une bête qui mange goulûment, sans mâcher suffisamment son manger, qui reste en pelotte dans son gosier. Quelquesfois à force de se débattre la pelotte passe. On peut aussi aider avec la main, la coulant le long du gosier, depuis la gorge jusqu'à la poitrine, pour l'aider à descendre. Mais si elle refuse, ou reste dans le gosier, ou dans la poitrine :

Remède.—Donnez promptement un breuvage composé de vingt-cinq blancs d'œufs, dans lequel vous mettrez un demi-quart d'huile d'olive ; ajoutez-y deux ou trois onces de gros plomb à tirer ; faites prendre le breuvage et promenez ensuite l'animal.

DU FARCIN ET DE LA GALE.

Quand l'animal est attaqué de farcin, il faut lui donner chaque jour un breuvage composé d'une chopine d'eau dans laquelle auront bouilli,

un demi quart-d'heure, deux onces de racines de patience ; continuez de donner ce breuvage pendant six jours.

Pour le farcin comme pour la gale, il faut saigner la veille de la friction, qu'on fera avec la graisse suivante :

Graisse.—Prenez pour 1 fr. 20 c. de vif argent, que vous incorporez dans une livre de graisse de porc, que vous jetez dans un mortier ;remuez bien le tout ensemble, jusqu'à ce qu'il soit transparent.

Cela fait, ajoutez-y une demi-once de vert-de-gris, deux onces de blanc de céruse, le tout en poudre ; mêlé-les bien ensemble, et faites-en la friction sur toutes les parties attaquées, avec un petit morceau d'étoffe ; graissez légèrement au feu ou au soleil, ayant soin surtout que l'animal, pendant trois jours, n'aille pas à la pluie. Si c'est une vache, ne graissez point la mamelle.

DE LA JAUNISSE.

La jaunisse se connaît par le tour de la prunelle des yeux qui est jaune, ainsi que le dedans des lèvres. Elle est assez souvent occasionnée par le défaut de bonne nourriture, ou parce que l'animal aura souffert long-temps, faute d'avoir été saigné.

Remède.—Saignez deux fois en quatre jours, et donnez deux breuvages dans le courant de ces quatre jours. Ces breuvages s'administrent le jour qu'on ne saigne pas ; ils sont composés d'une chopine de poiré, dans laquelle on met une

once de safran et une once de foie d'antimoine ; après quoi, faites herber de la manière indiquée au mot Pienne, page 44.

DE L'INFLAMMATION DES MUSCLES.

Si le bœuf, par accident, s'est laissé tomber en quelqu'endroit dur et pierreux, et que cette chûte lui ait causé de l'inflammation dans les muscles, soit intérieurs, soit extérieurs, il faut que, rendu à l'étable, on l'empêche de remuer de place : il faut lui bassiner la partie offensée avec de l'eau froide, après il faut user de linimens confortatifs qui ne soient pas trop chauds.

On reconnaît ce mal, lorsque les reins du bœuf s'endurcissent, que les testicules se raccourcissent, en sorte qu'il n'en paraît presque plus ; lorsqu'il ne remue la cuisse à son aise, et qu'il ne se relève qu'avec peine lorsqu'il est couché.

MAL DE CŒUR.

Les signes de cette maladie sont les yeux tristes, ou le battement fréquent des flancs, avec un penchement de tête occasionné par les nausées.

Remède.—Faites avaler au bœuf une chopine de vin rouge avec gros comme une noisette d'orviétan ou thériaque, et frottez-lui le mufle avec de l'ail. Deux heures après, faites-lui prendre des rôties au vin, ou une copieuse salade de poireaux, cives, ciboules, céléri, ou autres herbes fortes bien assaisonnées de vinaigre et de sel.

Si l'animal ne se remet pas, ou que le mal em-

pire, on lui fera prendre une décoction de bourrache, violette, buglosse et mélisse ; on lui lavera souvent la bouche avec du vinaigre. En hiver, autant de girofle pulvérisé et mêlé dans du vin avec un peu de sucre, ou simplement du girofle avec du suc de marjolaine.

LE MAL DE CERF.

L'animal atteint de ce mal, a le cou raide, médiocrement enflé, ainsi que la tête : cette maladie provient d'une eau rousse qui circule entre cuir et chair, tant au cou qu'à la tête, et qui le rend furieux, fou et comme égaré. Cette eau rousse corrode et corrompt presqu'aussi promptement que la gangrène. Ce mal est pestitentiel et se communique aisément. Avant que l'animal ait les symptômes ci-dessus désignés, on lui administre le reméde suivant :

Remède.—Tirez de l'œil gauche, environ trois onces de sang, de chacune des bêtes à cornes, à l'exception des génisses, desquelles on en tire moins. Le lendemain matin, mettez sur le feu, dans une chaudière, autant de chopines de vin blanc ou du bon vieux poiré, que vous aurez de bêtes, autant de deux têtes d'ail pilées, autant de muscades aussi pilées, autant de deux gros d'extraits de genièvre, le tout infusé dans votre vin ou poiré, que vous laisserez sur le feu sans bouillir : après quoi, donnez à chacune des bêtes une chopine de ce breuvage, observant d'en donner moins aux génisses.

DE LA PIENNE.

La pienne, dans les bêtes à cornes, provient d'un sang trop sec et trop chaud, qui, desséchant la peau, la resserre de façon qu'on a peine à la détacher avec les mains ; lorsqu'on la touche, elle craque comme du bois sec. L'animal est toujours maigre quand il est attaqué de ce mal.

Remède.—Faites à l'animal une saignée à la veine du cou, dite *jugulaire* ; le lendemain, tenez-lui, pendant douze heures environ, un drap de lessive imbibé d'eau sur le corps, ayant soin de le remouiller souvent ; puis donnez-lui deux breuvages, pendant les douze heures. Ces breuvages, doivent être composés d'une chopine de vin blanc ou de bon poiré, dans laquelle on met une once et demie de cumin, et une once et demie de manignette en poudre ; après quoi, faites *herber* l'animal.

Herber l'animal, c'est lui pincer environ deux pouces et demi de large la peau de dessus la poitrine, et la percer d'un quart-d'heure à l'autre avec une grosse alène ; et, après, y passer une racine d'ellébore noir, appelé dans le public *pas-de-corbeau*, de la grosseur d'un fil de fer, de laquelle on aura extirpé avec un couteau, la petite pellicule noire ; ensuite on la passera dedans, de façon que chaque bout sorte par les deux trous que l'on a faits, tirant la peau par les deux côtés, afin que cette racine appuie sur la poitrine. On la laisse ainsi pour amasser en cette partie le trop d'humeurs que pourrait contenir l'animal ; hu-

meurs, qui, par la suite, doivent disparaître d'elles-mêmes.

DES TUMEURS ET APOSTUMES.

Commencez par la saignée, pour diminuer le volume du sang dont le cours est arrêté dans la partie attaquée ; examinez ensuite, dans les vingt-quatre heures, si l'humeur est fixée ; car, après la saignée, elle peut changer de place et se dissiper peu à peu. Graissez la partie enflée une fois le jour avec de l'onguent de basilicum chaud, pour provoquer la suppuration ; et, s'il est nécessaire, faites ouverture quelques jours après pour faire écouler les matières, si toutefois il y en a; pansez ensuite la plaie, comme nous l'avons indiqué à l'article, *Plaies*, page 14.

DES VERS DE BOUVIER

Ces vers se forment ordinairement entre cuir et chair, et sont presque de la grosseur du pouce, quelquefois en si grande quantité que l'animal en a jusqu'au cou et aux jambes, ce qui produit toujours l'étisie.

Remède.—Saignez l'animal deux fois en huit jours, à la jugulaire ; et à mesure que les vers ont fait un trou au cuir, imbibez-le d'huile d'olive, deux fois par jour. Ne pouvant supporter l'huile et ne tardant pas à percer le cuir, ces insectes s'empressent de sortir. On fait sortir les vieux par les trous déja faits, en pressant le cuir avec les doigts.

DU CHARBON.

On a remarqué généralement sur la maladie, dite le *charbon*, qu'elle se manifestait extérieurement par des tumeurs de la grosseur d'une noix : souvent il n'en paraît qu'une qui prend au flanc, et qui s'augmente insensiblement en se communiquant par des fusées jusqu'aux bourses, qui grossissent prodigieusement. Cette tumeur est dure et noire, et ne contient point de pus. Les vaisseaux voisins de cette tumeur enflent, s'engorgent, et deviennent durs et tendus comme des cordes ; quand ces tumeurs paraissent au poitrail et aux lieux les plus voisins de la tête, à peine a-t-on le temps de secourir l'animal. Quelquefois la peau se sillonne et se fend en divers endroits, et particulièrement aux pieds.

Remède.—Aussitôt qu'une tumeur paraît, il faut ventouser en avant du mal, et continuer la même opération en avant des autres tumeurs, s'il en reparaît. On ouvre ensuite chaque tumeur avec un rasoir, et on lave la plaie jusqu'au vif avec du vinaigre de vin, mêlé de sel, d'ail pilé et de poivre. On continue ces soins jusqu'à l'extinction du venin.

La saignée que se permettent certains praticiens, est pernicieuse, parce qu'elle ne sert qu'à faire circuler plus promptement le venin et à aggraver le mal.

ABCÈS DANS LE CORPS

Il serait difficile de distinguer ce mal si ce n'est par la force de la fièvre, et quand l'animal ne

mange point. Si d'autres causes n'occasionnent point ce désordre, il faut faire de suite ce remède.

Remède.—Saignez à la jugulaise deux fois par jour, même trois fois si l'animal a beaucoup de fièvre, et même répétez le lendemain, s'il en est besoin : donnez-lui chaque jour un breuvage rafraîchissant, composé d'eau de son, dans lequel vous pilez un quarteron des quatre semences froides. Ayez soin aussi de lui donner force de benoite, que l'on prépare ainsi :

Prenez six poignées de benoite, feuilles et racines, et faites-les bouillir pendant un quart d'heure dans six pots d'eau.

BATTEMENT DE FLANCS.

Le battement de flancs dénote une grande inflammation d'entrailles. Il faut alors laisser reposer le bœuf, et lui administrer un lavement composé d'une décoction de bourrache, chicorée sauvage et bettes, le tout bouilli dans du petit-lait de vache ; on y ajoute quatre onces de miel, et autant d'huile de noix. Le lendemain on lui fait avaler une pinte d'eau tiède avec du suc de poireaux ; enfin, on lui applique sur les parties affligées un cataplasme fait avec de l'amidon et des graines de choux, le tout pilé ensemble et délayé dans l'eau froide. Après quoi, il faut laisser reposer l'animal.

DU MAL DE VENTRE,
ou de la Colique.

On reconnaît que l'animal souffre du mal de ventre ou de la colique, lorsqu'il se tort, piétine,

se couche : quand, en se relevant, il tremble, c'est que le mal est causé par le froid.

Remède.—Prenez une quantité convenable d'huile de rabette, chauffée par trois fois sur le feu, dans une poële, comme de la friture : la laissant refroidir un peu dans l'intervalle des trois fois qu'il faut qu'elle soit chauffée, de peur que le feu n'y prenne ; étant tiède, faites-la prendre à l'animal, que vous tiendrez chaudement pendant quatre heures.

DES TRANCHÉES DU BŒUF.

On reconnaît que le bœuf en est attaqué, lorsqu'il se plaint, allonge le cou, se lève et se couche souvent, change de place et sue : c'est une maladie du printemps, qui provient d'une grande abondance de sang, ou de toutes autres causes générales, comme de la nourriture, de la boisson, etc.

Pour faire cesser ces tranchées, fendez les extrémités de la queue et des oreilles, et frottez rudement son ventre avec un bâton ; après quoi promenez-le une heure, et couvrez-le ensuite pour le tenir chaudement à l'étable. Donnez-lui pour nourriture du bon foin ; et à midi un picotin d'avoine, une poignée de farine de froment dans de l'eau tiède pour boisson.

Si ce remède n'opère pas, faites-lui avaler des oignons cuits trempés dans du vin ; et chauffez-lui le ventre avec une boisson, ou une poële bien chaude.

Une poignée de graines de céléri et autant de concombre, mêlées avec du miel et du vin, sont

aussi un bon remède à opposer à ce mal, qui se guérit ordinairement en administrant à l'animal malade les lavemens dont voici la composition.

Prenez une poignée de mauve, guimauve, mercuriale, violette, chicorée sauvage et bourrache, de chacune la même quantité ; faites-en une décoction dans trois pintes d'eau, laissez réduire à moitié ; ajoutez-y

2 onces d'huile violat,
2 onces de casse.

Coulez le tout, et donnez-le en lavement ; s'il n'opère pas, mêlez-y une chopine de vin émétisé. Tenez le bœuf bien couvert, et lorsqu'il aura rendu son lavement, donnez-lui pour breuvage une pinte de la décoction indiquée ci-dessus.

Si les tranchées proviennent des vents retenus dans les intestins, servez-vous du lavement suivant. A une pinte de la décoction précédente, ajoutez :

2 onces d'huile de noix,
2 onces de suc de rue,

Et un peu de sel commun; mêlez le tout et coulez.

DES POUX.

Les bêtes à cornes sont quelquefois sujettes aux poux, alors pour les en délivrer on use de la recette suivante

Remède.—Prenez un pot de fort vinaigre dans lequel vous mettrez tremper deux onces de staphisaigre et une demi-once ce poivre, le tout mou-

lu, pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles vous en lavez l'animal. L'arsenic employé par quelques bouviers est dangéreux, parce qu'il brûle le cuir.

DU MAL DE CUISSE

Ce mal qui est dans l'intérieur de la cuisse, contraint l'animal de boiter d'un pied de derrière. C'est une espèce de grangrène ou tarc, maladie presque toujours incurable.

Remède.—Faites de fréquentes saignées, et graissez la cuisse avec du saindoux dans lequel il y aura un tiers d'huile d'aspic ; ensuite frottez bien toute la partie avec du savon d'Alicante ; répétez ce traitement deux fois en vingt-quatre heures ; le succès n'en est pas toujours assuré.

DES GALES QUI SURVIENNENT

aux traites ou trayons des vaches.

Pour remédier à ce mal. prenez :

Une demi-once de blanc de céruse,
Une demi-once de mine de plomb,
Une demi-once de litarge d'or.

Réduisez le tout en poudre, et mêlez-le dans de la graisse de porc fondue ; graissez la vache avec cette composition après l'avoir tirée. Répétez cette opération deux fois par jour jusqu'à parfaite guérison.

DE LA PETITE-VÉROLE POURPRÉE.

Voici les signes par lesquels cette maladie s'annonce. Le bœuf a la tête basse, les yeux rouges, chassieux, troubles, tristes et larmoyans ;

il paraît engourdi et abattu ; sa tête est lourde, pesante et penchée ; ses oreilles sont froides et pendantes. Il lui découle une chassie purulente, une bave gluante et épaisse des naseaux et de la bouche ; il sort de son poumon une haleine très-puante ; difficulté de respirer, accompagnée quelquefois de battemens de flancs et de toux très-violente : il lui vient, plusieurs fois le jour, des frissons irréguliers et si violens, qu'à peine peut-on le réchauffer. Les vaches tarissent peu à peu ; dans les excrémens des bœufs on voit, les premiers jours de la maladie, des filets de sang. Les uns ont le flux de ventre considérable, d'autres ne fientent qu'avec des tranchées. On remarque un mouvement convulsif de l'épine, depuis la tête jusqu'à l'extrémité du dos ; ils ne se soutiennent plus sur leurs jambes ; en appuyant la main sur leurs reins, on sent la peau presque séparée de la chair, et on s'aperçoit d'un froissement semblable à celui d'un parchemin sec. Il leur sort des boutons à la langue, au fondement, et même de tout le corps.

Le premier soin que l'on doit avoir est de séparer la bête malade des bêtes saines pour éviter la contagion, et de la mettre dans une étable bien éloignée, où elle soit à l'abri du froid et de la pluie, et où elle soit tenue chaudement.

Saignez promptement l'animal malade à la veine du cou, mais jamais dans l'instant des frissons.

Tirez aux bœufs deux livres de sang ; aux vaches, une livre et demie ; aux jeunes taureaux et aux génisses, une livre. On réitère la saignée deux ou trois fois, à douze heures de distance,

s'il en est besoin, et selon la force de la bête ; mais il faut s'en abstenir dès que les boutons de la petite vérole commencent à s'augmenter. Entretenez alors l'irruption par l'usage du cristal et de la suie de cheminée

Le cinquième jour où les pustules sortent, on peut faire des scarifications ou incisions à la peau de l'animal, et lui donner de la gelée faite avec de gros os de bœuf.

Faites plusieurs fois par jour, sur-tout avant l'éruption, et durant les frissons, des frictions avec des draps grossiers, ou avec des bouchons de paille humectés de quelque huile pénétrante.

Demi-heure après la saignée, faites avaler à l'animal le breuvage dont voici la recette.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure, une poignée d'absynthe, de sauge, de cresson d'eau, coupée bien menu dans une pinte de vin et autant d'eau ; après avoir coulé à travers un linge, on ajoute à la liqueur une demi-once de safran coupé bien menu, on partage le tout en quatre parties égales qu'on donne à la bête malade de 4 heures en 4 heures après l'avoir fait chauffer, ayant soin de ne rien lui donner dans l'intervalle des prises. Si la maladie augmente, administrez-lui ce

Breuvage.—Prenez une chopine de bon vin, demi-once de fiente de pigeon fraîche ; et, à son défaut, de celle de poule, mais un peu plus ;

2 gros de soufre,
1 gros d'ellébore noir en poudre,
3 gros de salpêtre,
1 gros de sabine, pour les bœufs,

mais demi-gros pour les jeunes taureaux et pour les vaches. Si les vaches sont pleines, il ne faut donner ni ellébore ni sabine.

Une poignée un peu forte de graines de genièvre bien écrasées ; laissez infuser le tout pendant une demi-heure sur la cendre chaude, sans le faire bouillir. Partagez ce breuvage en deux prises, que vous donnez à douze heures de distance l'une de l'autre. Réitérez ce remède selon le besoin. Pendant toute la maladie, ayez soin de leur faire boire souvent de l'eau dans laquelle vous aurez fait bouillir de la bourrache et de la buglosse.

Autre Remède.—Après avoir tiré au bœuf malade une certaine quantité de sang, mettez dans un vase de terre, contenant environ un demi-setier,

3 cuillerées de fleur de soufre,

1 cuillerée de sel commun,

1 cuillerée de graines de genièvre vertes ; mêlez le tout ensemble, et donnez-en chaque jour une pincée à chaque bête, avant qu'elle sorte de l'étable. On peut encore lui faire avaler par-dessus deux verres d'urine d'enfant.

Autre Remède.—Faites une forte décoction avec de la racine de scorsonère et de caryophyllata ou racise, de chacune quatre poignées, dans vingt-quatre livres d'eau, que l'on réduit à seize, y ajoutant quatre onces de corne de cerf ; deux ou trois fois par jour, durant tout le temps de la maladie, donnez deux grandes écuellées de cette décoction le plus chaudement que l'animal la pourra souffrir.

Dès le second jour de la maladie, faites un séton à la partie du cou, appelée le fanon ; on peut encore en faire un à la crinière et au haut de la queue.

La manière d'appliquer ces sétons, c'est d'élever la peau de dessus le cou, le plus qu'on le peut, en la pinçant, ensuite la percer avec un fer rouge de la grosseur du doigt ; alors passez à travers le trou, une corde ou mêche qui sera frottée ou trempée dans un onguent nommé suppuratif ; à son défaut on se servira de vieux oing : quand les sétons suppurent, il faut les panser tous les jours en tirant doucement la mèche, crainte de la lui passer entièrement. A chaque pansement, mettez de l'onguent suppuratif à l'entrée de chaque trou, et renouvelez la corde, quand la première sera hors d'état de servir ; car il faut entretenir les sétons le plus long-temps que l'on pourra.

Les glandes qui sont proches et derrière l'oreille étant enflées, il faut y appliquer le bouton de feu, et y faire un cautère qui suppure abondamment.

Dès qu'on s'aperçoit de la salivation, il faut passer dans la gueule de la bête malade un bâton de saule en travers, afin de faire couler la bave, et lui tenir la tête penchée, afin qu'il n'avale pas ces matières.

A l'égard des pustules de la langue, durant la petite-vérole, il faut faire à peu près les mêmes remèdes que pour le chancre-volant (voyez cet article, page 34). Ces remèdes, pour les pustu-

les de la langue, peuvent aussi servir pour celles du dos.

Seringuez du vin chaud dans leurs naseaux, lavez-en aussi les cavités et les yeux de ces animaux. S'il leur vient au fondement des pustules, à peu près semblables à celles de la langue, raclez-les jusqu'à ce qu'elles saignent, prenez ensuite une poignée de lierre terrestre; après l'avoir pilé, frottez-en les endroits raclés : mettez ensuite à l'animal un poireau dans le fondement.

Donnez à l'animal, pendant toute la maladie, un breuvage fait avec de la farine d'orge ou de froment, à laquelle vous pouvez ajoutez du gramen ou du chiendent, des feuilles de violette et de chicorée. Donnez-lui du foin sec auquel vous mêlez de la bourrache et de la buglosse.

VENIN DORMANT.

On désigne sous le nom de venin dormant, une humeur froide qui court entre cuir et chair, soulevant un tant soit peu la peau. L'animal ne mange que peu. En promenant les doigts sur le dos, on l'entend craquer comme s'il était soufflé.

Remède. Saignez à la jugulaire une fois, et deux heures après donnez un breuvage composé d'une chopine d'urine d'homme, dans laquelle vous aurez fait dissoudre, avec le pouce, dans une cuiller, en plusieurs fois, une cassolée de poudre à tirer ; ajoutez deux têtes d'ail pilées. Si ce remède n'opère pas selon vos désirs, et que ce soit en été, il faudra faire suer l'animal aux orties ; ce qui se fait de la manière suivante :

Faites un trou dans un fumier à l'endroit le plus sec, de telle façon qu'on puisse y faire entrer l'animal par un bout, lequel étant arrivé à l'autre bout, ait du fumier à la hauteur du dos. Cette opération faite, ayez des orties dont vous l'entourerez et l'en couvrirez, mettant un peu de fumier par dessus, lui laissant la tête seulement à l'air: quand il aura sué environ trois heures, selon sa force, retirez-l'en.

En hiver, on fera suer l'animal, dans le fumier, de la même manière.

VENIN HATÉ.

On reconnaît que l'animal est attaqué de cette maladie, quand il ne mange point, qu'il enfle promptement et d'une manière très-sensible ; quelquefois l'écume lui sort par le fondement, et il urine souvent.

Remède.—Faites-lui promptement une bonne saignée à la jugulaire ; et si le sang ne vient pas assez vite d'un côté, il faut saigner de l'autre tout de suite, lui jeter promptement un drap de lessive mouillé sur le dos, jeter trois ou quatre seaux d'eau dessus et dessous le drap, en récidivant de temps en temps ; lui mettre un bâton de la longueur d'un pied, et gros de cinq à six pouces, dans la gueule, par les deux bouts duquel on fera passer une corde par-dessus les cornes, faisant monter le bâton jusqu'au coin de la gueule ; ce qui s'appelle *bavoir*. Pour que l'animal bave bien, il faut l'attacher bas, afin que la gueule soit vers la terre ; pendant qu'il bavera, apprêtez le breuvage suivant : une cho-

pine de vin blanc ou poiré, dans laquelle vous dissoudrez une cassolée de poudre à tirer, dans une cuiller, avec le pouce, y ajoutant deux têtes d'ail pilées ; donnez le breuvage ; retirez le bavoir : retirez le drap quand il sera guéri.

DU BŒUF QUI NE MANGE POINT,

ou qui a perdu l'appétit.

Lorsque l'on s'aperçoit que l'animal ne veut point manger, on lui met autour du col, une corde à laquelle sont attachées cinq ou six gousses d'ail ou des oignons. Ces gousses ou oignons, à demi cuits, ôtez-les alors, pour en substituer des frais ; jetez-les dans un creux, que vous recouvrez de suite, afin que la volaille ne les trouve point, car ce serait pour elle une nourriture dangereuse.

Peu de jours après qu'on a mis les gousses au cou de la bête on verra couler des narines une grande quantité de glaires ou de pus ; ordinairement les jambes enflent et deviennent raides ; mais peu à peu l'enflure et l'écoulement de glaires diminuent, les symptômes disparaissent totalement, et l'animal est guéri.

MOYENS DE FAIRE TARIR

le lait des vaches.

Voici les moyens les plus ordinairement employés pour arriver à ce but.

Tirez environ une écuellée de lait dans un pot ajoutez-y pour un sou de térébenthine de Venise, que vous faites chauffer devant le feu, jusqu'à ce

qu'elle soit fondu sans bouillir ; après quoi, lavez-en bien la mamelle partout deux ou trois fois le jour, pendant trois ou quatre jours.

Ou bien, prenez du bon vinaigre de vin, dans lequel vous faites détremper de la vieille argile, en y ajoutant pour trois sous de sang-dragon, après quoi barbouillez-en la mamelle deux ou trois jours de suite.

DE LA RAGE.

Si une bête à corne est attaquée de la rage, faites le remède qui suit :

Remède.—Prenez une demi-poignée de petite sauge, autant de rue, une poignée de paquerettes ou marguerites sauvages, la plante entière, une pincée de racines d'églantier les plus grandes, une racine de scorsonère longue et grosse à peu près comme le doigt, une tête d'ail, faisant à peu près cinq ou six gousses comme une noisette, et du sel gris comme un œuf de pigeon.

Nettoyez, épluchez sans laver les simples, ôtant la terre et les mauvaises feuilles ; jetez dans un mortier de marbre la sauge, la rue, la racine d'églantier ou rosier sauvage, et de scorsonére, mettez dessus les paquerettes, les gousses d'ail et le sel : pilez le tout ensemble, et mettez la moitié d'un demi-setier de bon vin blanc, et le broyez de nouveau ; après quoi broyez cette espèce de bouillie dans un linge fort, pour extirper en tordant, tout le jus, qu'on recevra dans un verre ou écuelle. Donnez deux verres le matin à jeûn aux bestiaux enragés ; s'ils sont furieux et qu'ils

ne veulent pas les prendre, il faut les suspendre par une chaîne ou collier, et les leur faire avaler avec une corne.

BEURRE AROMATIQUE,

anodin résolutif et émollient.

Ce beurre s'emploie avec succès pour la tension des nerfs, la descente des boyaux et enfle ; en un mot, il résout, calme la douleur, ramollit, aide la circulation, et donne nourriture à la partie ; en voici la recette :

Cueillez à la fin de mai, ou au commencement de juin, plein deux mains de chacune, les plantes dont suit la nomenclature :

Mouron à fleurs rouges, benoite ou caryophillata, basilic, pouliot ou pouliotin, thym, romarin, sauge, lavande, hysope, sariette, marjolaine, laurier, baume du pérou, baume ou espèce de menthe; mélisse, pariétaire, seneçon, épinard, oignons de lis, racine de consoude ou oreille d'âne, millepertuis, grande scrofulaire ou herbe du siége, linaire ou lin sauvage, chardons aux ânes, cigue, morelle, persicaire, camomille, mélilot, fleurs de safran, fleurs d'yèble ou de sureau, bardane, jusquiame, mauve, joubarbe, mandragore, bouillon-blanc ou molène, cynoglosse ou langue de chien, guimauve, mercuriale ou foirolle.

Desquelles plantes épluchez les grosses tiges, pour mettre le tout dans une chaudière ; ajoutez-y douze livres de bon beurre frais et douze pots de grosse lie de bon vin ou de bon cidre, que vous

ferez cuire sur le feu, pendant 7 à 8 heures. Retirez du feu, et à moitié refroidies, pressez lesdites herbes dans un gros linge pour en exprimer le liquide, qui sera mis dans des cruches sans les remplir (car la fermentation s'y établirait dans les chaleurs), et qu'on aura soin de bien couvrir.

Observez qu'il ne faut pas graisser avec ce beurre sur les plaies, mais bien autour, et sur l'enflure seulement.

CONSEILS ET PRÉCAUTIONS

vétérinaires pour préserver les bestiaux des maladies épizootiques.

On a observé que les maladies des bestiaux les plus graves, susceptibles de contagion, et capables d'infecter bientôt tout ce qui les entoure ou les approche, tiraient souvent leur origine de la malpropreté dans laquelle on laisse les bestiaux, et de l'infection de l'air corrompu qui règne dans leurs écuries. En conséquence, on recommande aux propriétaires des bestiaux d'avoir soin :

1°. D'aérer fréquemment leurs écuries, sans craindre d'y laisser entrer l'air frais, qui est infiniment moins nuisible que les exhalaisons renfermées et échauffées.

2°. D'en enlever fréquemment le fumier, et d'en renouveler souvent la litière.

3°. D'en laver de temps en temps les crêches et les râteliers, avec de la lessive de cendres. Ils peuvent aussi se servir d'un vernis fait avec de l'huile d'aspic, et chargé de camphre.

4°. De faire sortir le bétail une ou deux fois par jour, lorsque le temps et la saison le permettent, pour qu'il puisse prendre l'air et du mouvement.

5°. De le faire frotter tous les jours, matin et soir, avec un bouchon de paille, et de le laver même de temps en temps.

6°. De l'abreuver hors de l'écurie, toutes les fois qu'il n'y aura pas d'obstacle majeur.

7°. De lui donner habituellement la nourriture à dose réglée, de manière que son estomac n'en soit pas surchargé.

8°. Enfin, de ne pas le laisser paître dans des lieux marécageux ou humides après le coucher du soleil.

DU BÉLIER, DE LA BREBIS,

DU MOUTON ET DE L'AGNEAU.

Le *bélier* et la *brebis* sont le mâle et la femelle ; le *mouton* est le mâle qui est châtré ; les petits se nomment *agneaux*.

On connaît l'age des bêtes à laine par les dents du devant de la mâchoire du dessous. Ces dents pointues et peu larges, sont au nombre de huit ; l'animal les a toutes dès la première année de sa vie. Dès la seconde année, deux nouvelles dents remplacent les deux du milieu ; leur largeur les fait distinguer des six autres. Dans la troisième année, de chaque côté des deux dents dont

nous venons de parler, s'établit une dent de même dimension. La quatrième année, l'animal a six dents larges ; la cinquième, il ne lui en reste plus de pointues. Plus tard, on juge de son âge par l'état des dents mâchelières ; plus elles sont usées et rases, plus l'animal est vieux.

Il y a plusieurs variétés dans l'espéce des bêtes à laines, dont les principales sont : *le mouton anglais*, point de cornes, laine fine ; *le mouton d'Espagne* ou *mérinos*, espèce célèbre par sa laine abondante, fine et frisée, et que l'on multiplie en France depuis qnelques années ; *le mouton d'Islande*, ayant depuis quatre jusqu'à six cornes à la tête ; *le mouton à large queue*, du Cap de Bonne-espérance ; *le mouton angora*, haut sur jambes, tête à poil ras ; et enfin le mouton commum, fort répandu en Canada, où il y en a plusieurs variétés.

LE BÉLIER.

Un bon bélier à la tête grosse, le nez camus, les naseaux courts et étroits, le front large, élevé et arrondi ; les yeux noirs, grands et vifs ; les oreilles grandes et couvertes de laine, l'encolure large, le corps élevé, gros et alongé, le rable large, le ventre grand, les testicules gros, la queue longue et forte à sa racine ; le bélier ne peut guère servir que huit ans ; un seule suffit à quarante brebis. On connaît l'âge du bélier à ses dents, et encore à ses cornes, qui forment un nouvel anneau chaque année.

LA BREBIS.

Une bonne brebis doit avoir le corps grand, les épaules larges, les yeux gros, clairs et vifs ; le cou gros et droit, le dos large, le ventre grand, les tétines longues; les jambes menues, courtes, la queue épaisse. Il faut prendre les brebis comme les béliers, à l'âge de deux ans. A sept ou huit ans elles s'affaiblissent. On peut donner trente ou quarante brebis à chaque bélier. Il faut choisir pour l'accouplement les bêtes blanches, ou du moins celles qui n'ont que la face et les pieds tachés.

Quand les brebis sont pleines, il faut empêcher qu'on les effraie, les bien nourrir, les conduire doucement, et les mettre à l'abri de tous les accidens.

Une brebis porte environ cent cinquante jours ; on connaît qu'elle est près de mettre bas par un écoulement de sérosité et de glaires qui sortent des parties naturelles, et que les bergers appellent les *mouillures*.

Lorsqu'une brebis souffre trop long-temps sans pouvoir mettre bas, il faut, si ce n'est pas par agitation ou échauffement, la saigner. Si on s'aperçoit que ce retard est l'effet de sa faiblesse, on lui fait boire deux verres de piquette, ou de bierre, ou de cidre, ou de poiré, ou de vin.

Si l'agneau se présente bien, et sort sans difficulté, on laissera la nature opérer : s'il a peine à sortir, il faut l'aider, en le tirant peu à peu et doucement aux mêmes momens où la brebis fait elle-même des efforts pour le pousser au-dehors. S'il

se présente mal, il faut tacher de le retourner : pour être bien, il doit presenter le bout du museau à l'ouverture de la matrice ou portière, et qu'il ait les deux pieds de devant au dessous du museau et un peu en avant ; il faut que ses deux jambes de derrière soient repliées sur son ventre, et s'étendent en arrière, à mesure qu'il sort de la matrice.

Quelques heures après que la brebis aura mis bas, donnez-lui un peu d'eau blanche tiède, de son, de l'orge ou de l'avoine. Si elle fait plus d'un agneau d'une portée, qu'elle soit grasse, et que ses mamelles soient grosses et bien remplies, on peut lui laisser deux agneaux ; mais on lui ôtera nécessairement le troisième. On ne lui en laisse qu'un seul, si elle est faible, ou si elle n'a que peu de lait. L'avoine ou l'orge mêlé avec du son, des raves, des navets, des carottes, des salsifis, des pois cuits, des fèves cuites, des choux, du lierre, augmentent le lait de la mère.

Quand les brebis allaitent trop long-temps, elles maigrissent ou dépérissent, et leur laine perd de sa qualité.

DES AGNEAUX.

Lorsqu'on n'a ni brebis ni chèvre pour allaiter un agneau qui n'a point de mère, on pent lui faire boire du lait tiède de brebis, de chèvre ou de vache ; d'abord, par cuillerée, ensuite par le moyen d'un bibéron dont le bec est garni d'un linge, afin que l'agneau puisse sucer ce linge, à peu près comme le mamelon d'une brebis. Il faut avoir soin de le tenir dans un lieu un peu chaud. Si l'on n'avait point de lait, on pourrait donner à l'agneau de l'eau tiède, mêlée de farine d'orge.

Assez souvent il arrive qu'il se forme dans la caillette des agneaux, de petites pelottes de laine que l'on appelle des *globes*. Les agneaux ont pris cette laine au mamelon de leur mère ou sur le dos d'autres agneaux, en voulant manger la bourre du foin qui y est tombée du ratelier. Ces pelottes de laine causent assez souvent la mort des animaux, et il est urgent d'éloigner ce danger.

Au bout de huit à vingt jours, on peut leur donner dans des auges de la farine d'avoine seule ou mêlée avec du son : des pois, on fait crever les pois dans de l'eau bouillante et on les mêle avec du lait. On peut aussi les mêler avec de la farine d'orge ou d'avoine : on peut leur donner aussi de l'avoine ou de l'orge en grains, du foin le plus fin, de la paille battue deux fois, du trèfle sec des gerbées d'avoine, du sainfoin, des herbes de prés bas.

On les châtre à l'âge de six semaines environ. Ils ne se sentent de cette opération que le premier jour, quand elle est bien faite ; ils ont les jambes un peu raides, et ne tétent pas ; mais dès le second jour ils sont comme à l'ordidaire. Voici comme se fait l'opération de la castration.

Le berger couche l'agneau sur le côté droit près du bord d'une table, afin que la tête soit pendante hors de la table ; ensuite il place à sa gauche un aide, qui étend la jambe gauche du derrière de l'agneau, et qui l'empoigne avec la main gauche, à l'endroit du canon, c'est-à-dire au dessous des ergots, pour la tenir en place. Un second aide, placé à droite de l'opérateur,

rassemble les deux jambes de devant de l'agneau avec la jambe droite de derrière, et les contient en les empoignant toutes les trois de la main droite à l'endroit des canons. L'agneau étant ainsi disposé, l'opérateur soulève la peau du flanc gauche avec les deux premiers doigts de la main gauche, pour former un pli à égale distance de la partie la plus haute de l'os de la hanche et du nombril. L'aide du côté gauche allonge ce pli avec la main gauche, jusqu'à l'endroit des fausses côtes ; alors l'opérateur coupe le pli avec un couteau bien tranchant, de façon que l'incision n'ait que quatre à cinq centimètres (un pouce et demi) de longueur, et suive une ligne qui irait depuis la partie la plus haute de l'os de la hanche jusqu'au nombril. L'ouverture étant faite, en coupant peu à peu l'épaisseur de la chair jusqu'à l'endroit des royaux, sans les toucher, l'opérateur introduit le doigt index, c'est-à-dire, celui qui est prêt du pouce, dans le ventre de l'agneau, pour chercher l'ovaire gauche ; l'orsqu'il l'a senti, il l'attire doucement au-dehors de l'ouverture : les deux ligamens larges, la matrice et l autre ovaire sortent en même temps. L'opérateur coupe les deux ovaires, et fait rentrer les ligamens et la matrice ; ensuite il fait trois points de couture à l'endroit de l'ouverture pour la fermer, ayant soin de ne passer l'aiguile que dans la peau, sans qu'elle entre dans la chair ; il laisse sortir au-dehors les deux bouts de fil, et met un peu de graisse sur la plaie. Dix ou douze jours après, lorsque la peau est cicatrisée, le berger coupe le fil au point de couture du milieu, et tire ensuite les deux bouts

pour le faire sortir entièrement, afin d'empêcher qu'il ne cause une suppuration.

DES MALADIES DES AGNEAUX

Les agneaux en général ont peu de maladies ; mais on les reconnaît quand ils sont dégoûtés, ne tètent point, et ont le front chaud.

Remède.—Dès que l'on s'aperçoit que des agneaux sont atteints de quelques infirmités, le premier soin doit être de les ôter d'auprès de leurs mères. Les signes qu'ils donnent de maladies, sont les mêmes que celles des brebis, il n'y a de la différence que dans les remèdes : ainsi, lorsque les agneaux ont la fièvre, on prend du lait de leur mère avec autant d'eau de pluie, qu'on leur fait boire.

Quand les agneaux mangent de l'herbe encore mouillée de rosée, la *gratelle* leur vient au menton : pour les en guérir, on prend de l'hysope avec du sel broyés ensemble, et on leur en frotte le palais, la langue et tout le museau : ensuite on lave la gratelle avec du vinaigre, et on la frotte avec de la poix-résine fondue dans du sain-doux.

Quelques-uns prennent du vert-de-gris, et deux fois autant de vieux-oing, qu'ils incorporent à froid ; et ils en frottent la gratelle.

D'autres mêlent dans de l'eau des feuilles de cyprès broyées, qu'ils laissent macérer, dont ensuite ils lavent le mal.

Pour les autres maladies des agneaux, on emploie les mêmes remèdes qui viennent d'être détaillés pour les brebis.

TRAITEMENT A FAIRE

aux moutons après la tonte.

La grande chaleur du soleil et les pluies froides sont à craindre pour les moutons pendant dix ou douze jours après la tonte. Un soleil ardent racornit leur peau sur le dos et la dispose à la gale. Les pluies froides les morfondent et les tansissent au point de les faire périr, si on ne les réchauffe promptement.

Si l'on aperçoit quelque signe de gale sur les moutons, après la tonte, il faut aussi les frotter avec l'onguent dont voici la recette:

Faites fondre une livre de suif en été ou de graisse en hiver : retirez du feu et mêlez avec le suif ou la graisse un quarteron d'huile de térébenthine, ou plus, s'il est nécessaire ; et frottez-en l'animal.

ERÉSIPÈLE DES MOUTONS.

Avant d'appliquer le remède dont suit la composition, il faut raser les parties affectées aussi près de la peau qu'on le pourra.

Remède.—Après avoir saigné l'animal, pilez une bonne quantité de feuilles de cerfeuil sauvage, ajoutez une quantité de chaux égale à celle du suc exprimé ; joignez-y encore de la semence pulvérisée de fenugrec, autant qu'il en faut pour donner à ce mélange la consistance de bouillie : laissez refroidir ; frottez les parties enflammées de cette espèce d'onguent tous les soirs, jusqu'à parfaite guérison, et tâchez d'en mettre de façon

qu'il y en ait pendant toute la nuit, en sorte que l'onguent fasse son effet pendant que l'animal repose.

DE LA FIÈVRE.

On la connaît, quand la brebis cherche souvent le frais, qu'elle ne broute que la pointe des herbes et nonchalamment, marche avec peine, se laisse tomber en paissant, se retire seule et fort tard des pâturages.

Remède.—Pour éteindre l'ardeur intérieure qui consume l'animal, saignez-le entre les deux cornes du pied ou du talon ; ne lui donnez point à boire pendant deux jours, et ensuite peu pendant la fièvre. La pluie lui est mortelle. On emploie les même remèdes qu'on a indiqués pour les bœufs, en proportionnant la dose des drogues qui y entrent. (*Voyez fièvre des bêtes à cornes, page* 13).

DE L'ONGUENT, LANGUE DE CERF,

pour la guérison des maladies internes et externes des bêtes à laine,

Cet onguent fébrifuge et alexipharmaque, pris intérieurement, sous la forme de bol, guérit la fièvre, le flux de sang, les morsures des serpens et autres animaux venimeux ; appliqué extérieurement, il guérit la gale, les boutons et autres maladies cutanées auxquelles les bestiaux sont sujets. Voici la recette de cet onguent.

Cueillez au mois de mai de la plante que l'on nomme *langue de cerf* ; pilez-la dans un mortier pour en tirer le suc ; prenez une livre de ce suc et une pareille quantité de beurre frais ; mettez ce jus et ce beurre dans un grand vaisseau pour les faire bouillir environ un quart d'heure ; versez ensuite ce mélange dans une large terrine d'étain, ou de terre bien vernissée, pour le laisser refroidir ; lorsque le tout est bien refroidi, prenez ce qui surnage sur la partie liquide, et remettez-le dans un pot de terre vernissé ; placez ce pot auprès du feu pour faire fondre le mélange une seconde fois ; lorsque tout est bien fondu, laissez refroidir ; ce qui donne un onguent verdâtre.

DE LA BOSSE.

La bosse est une espèce d'enflure inflammatoire, qui survient aux glandes du gosier.

Remède.—Il faut fendre la bosse par aiguillettes, larges de cinq quart de pouce, en prenant garde au gosier ; on fait des ouvertures avec un rasoir, et on a soin de les faire plus profondes dans les côtés, après quoi, on remplit les dites ouvertures de sel menu, de graisse de porc ou vieux-oing : il faut tenir la plaie enveloppée pendant trois jours, et la panser une fois par jour, jusqu'à parfaite guérison.

ENFLURE DU VENTRE.

L'enflure du ventre provient de ce que l'animal a mangé des herbes contraires et pernicieuses à sa santé, ou de celles que les bêtes vénimeuses auraient infectées.

Remède.—Faites-lui avaler un bon verre d'urine d'homme, ou gros comme un pois d'orviétan ou de thériaque délayé dans l'eau.

Si par hasard le mal est négligé, et que le virus gagne le cœur; il n'y a plus de remède.

LE GOITRON.

Le goîtron est une enflure qui vient aux bêtes à laine dessous la gorge, et qui grossit de manière à étoufler l'animal.

Remède,—Tondez la laine, et graissez l'enflure avec un quarteron de graisse de porc, dans laquelle mettez deux onces de savon noir et pour trois sous d'eau-de-vie, le tout bouilli ensemble ; graisser une fois le jour, jusqu'à parfaite guérison.

DES LOUPES ET ENFLURES.

On nomme loupes les enflures qui surviennent aux bêtes à laine, parce que ces enflures contiennent une humeur racourcie.

Remède.—Ouvrez la peau en quatre et extirpez la grosseur avec le bistouri : ensuite pansez la plaie avec du lierre terrestre, berle d'eau et bardane, en parties égales, pilées ensemble avec un peu de sel.

Quant aux autres enflures qui ne renferment que du pus ou de l'eau rousse, faites-leur une ouverture pour procurer l'écoulement de la matière ; après quoi, seringuez dans la plaie jusqu'à parfaite guérison de l'eau de cynoglosse, dont nous avons indiqué la recette à l'article *plaies, page* 14.

DE LA ROGNE OU GALE

Les pluies froides qui morfondent les bêtes à laine, un trop grand chaud qui les frappe lorsqu'elles sont tondues, et qui les met en sueur ; les mouches qui les tourmentent trop ; les ronces qui les égratignent après la tonte, occasionnent cette maladie.

La gale saisit souvent les brebis ou moutons par le menton, et produit en eux une extrême langueur, et surtout un grand dégoût.

Remède.—Il faut frotter le museau de l'animal avec un onguent fait d'huile de chenevis, d'alun de glace et de soufre vif, ou bien avec du vin, dans lequel on aura lavé de l'antimoine cru.

Si la gale attaque le corps de l'animal,

Remède.—Prenez du camphre bouilli avec de l'huile d'olive, frottez-en le mal deux ou trois fois, et lavez l'animal d'abord avec de l'eau de lessive, ensuite avec de l'eau commune. Si c'est en hiver, il faut tenir la bête chaudement.

On se sert aussi d'une graisse dont voici la composition :

Dans une livre de graisse de porc, incorporez cinq gros de vif-argent, jusqu'à ce qu'il soit imperceptible ; ajoutez-y de l'ardoise neuve pilée et passée au tamis fin, jusqu'à ce que la graisse soit bien bleue. Pour vous en servir, il faut bien séparer la laine, et frotter non-seulement la gale et les bubons de la gale, mais encore tout autour, et un pouce au-delà : ce qui s'appelle arrêter la gale.

DES GOBBES.

Ce qu'on appelle ainsi, est une petite pelote plate, large d'un pouce par le milieu, et pointue des deux bouts, indigeste et quelquefois empoisonnée ; elle reste ordinairement dans la mulette, et en bouche l'entrée ou la sortie, ce qui empêche de passer les immondices, et peut faire périr les moutons ; les symptômes que donne le mouton engobbé, sont qu'il regarde en haut et fait un peu le haut dos. Ce mal résulte d'une indigestion ou d'une composition empoisonnée. Voici la composition d'un breuvage propre à faire dissoudre ces pelotes, si toutefois elles ne sont pas empoisonnées.

Breuvage.—Prenez six blancs d'œufs, dans lesquels mettez trois ou quatre sous d'huile d'olive, et le tiers d'une cassolée de poudre à tirer, le tout battu, et le faire avaler à l'animal engobbé. Répétez le même breuvage vingt-quatre heures après, s'il est besoin.

DE LA DIFFICULTÉ DE RESPIRER.

Cette difficulté de respirer ne provenant que d'une trop grande abondance de sang, ou de quelque obstruction dans les conduits de la respiration, il faut fendre les naseaux de l'animal, ou leur couper le bout des oreilles.

DE LA MORVE.

Cette maladie, la plus dangereuse de toutes pour les bêtes à laine, se manifeste par un écoulement d'humeurs visqueuses, blanches ou rousses, sortant des naseaux. Les poumons viciés

en sont la cause. Le premier soin que l'on doit avoir dans cette conjoncture, est celui de séparer la brebis morveuse des autres, qui la lécheraient et périraient toutes.

Remède.—Faites avaler à la brebis merveuse une cuillerée d'eau-de-vie avec du mithridate.

Autre.—Mettez dans une cuiller de fer, gros comme une noisette de soufre, que vous jetez ensuite tout bouillant dans un demi-setier d'eau, retirez-l'en, faites-le fondre une seconde fois, et jetez-le encore dans la même quantité d'eau, que l'on fait encore boire à la brebis morveuse.

Autre.—Pilez de l'ail et de la sauge franche, que vous mettez dans de fort vinaigre, et que vous faites avaler à la brebis. Si dans trois ou quatre jours la brebis ne guérit point, il faut la tuer.

DU CLAVEAU.

Le claveau est une fièvre inflammatoire, suivie de pustules plus ou moins grosses qui peuvent affecter toutes les parties du corps de l'animal, mais dont le siége le plus ordinaire est sur celles qui sont dégarnies de laine, telles que la tête, l'intérieur des épaules et des cuisses, la poitrine, le ventre, les mamelles, etc. Ces pustules s'enflamment, suppurent, se dessèchent et tombent en écailles ou en poussière à des intervalles inégaux, ce qui a déterminé les praticiens à en reconnaître plusieurs espèces; quelques personnes expérimentées se bornent à distinguer le claveau en régulier et irrégulier.

Quoiqu'il en soit, les moyens curatifs sont en

très-petit nombre, et même incertains; quant aux moyens préservatifs, ils consistent principalement dans certaines précautions qu'il est urgent de prendre pour mettre son troupeau à l'abri de la contagion.

1°. A écarter soigneusement de son troupeau, les hommes, les animaux et même les substances inanimées, qui ont séjourné dans le foyer de la contagion : tels sont les bergers, les maréchaux, les guérisseurs, les bouchers, les chiens, les cochons, les volailles, les peaux des moutons qui ont été attaqués de la maladie, les effets généralement quelconques qui leur ont servi.

2°. A ne jamais conduire son troupeau sur les pâturages, ou les routes fréquentées par des troupeaux claveleux.

3°. A ne jamais passer sous le vent d'un troupeau attaqué.

4°. A sacrifier sans miséricorde les premières bêtes affectées, si elles ne sont pas en très-grand nombre.

5°. A les tuer dans la fosse même, pour éviter que le sang ne soit flairé par des bêtes saines, ou léché par des chiens.

6°. A donner à cette fosse quatre pieds au moins de profondeur, afin que les cadavres ne puissent être déterrés.

7°. A séparer soigneusement les bêtes saines de celles qui ne le sont pas, lorsque ces dernières sont en trop grand nombre pour qu'on puisse se déterminer à en faire le sacrifice.

8°. A faire baigner à grande eau, plusieurs fois

par jour, et pendant plusieurs jours de suite, si le temps le permet, toutes les bêtes qui ont été exposées aux effets de la contagion.

9°. A brûler le fumier retiré des bergeries où ont séjourné des moutons claveleux.

10°. A passer un séton au fanon des bêtes qui ont été exposées à la contagion : ce séton diminue presque toujours les effets de la contagion, s'il ne les annulle pas entièrement,

11°. A les nourrir moins abondamment qu'à l'ordinaire, l'expérience ayant prouvé que les bêtes qui avaient le plus d'embonpoint, étaient toujours celles qui étaient le plus tôt et le plus gravement affectées.

12°. A ne les point entasser, comme on le fait communément, pour accélérer le développement de la maladie ; ce qui contribue à la rendre plus expansive et plus funeste.

C'est au moyen de ces précautions qu'on peut mettre son troupeau à l'abri du claveau, ou du moins d'en affaiblir les dangers.

Quant aux moyens curatifs, les plus simples sont : 1°. La séparation de l'humeur claveleuse ; 2°. son expulsion. On peut quelquefois employer la saignée, mais cela doit être avec beaucoup de précautions.

Dans les campagnes, on met en usage le remède suivant pour le claveau.

On frotte le corps de l'animal avec de la poix-résine seule, ou avec un onguent composé d'alun, de soufre et de vinaigre mêlés ensemble.

Ce mal, qui est pour les moutons ce que la

morve est pour les chevaux, peut être employé avec succès pour garantir les bêtes à laine qui n'en sont pas encore atteintes, en leur inoculant le claveau avec du pus des boutons formés dans cette maladie; alors on doit prendre et suivre la méthode suivante, lorsque l'on veut faire cette opération.

1°. Ne pas trop approcher les bêtes claveleuses de celles à inoculer.

2° Opérer par un temps d'une température modérée, c'est-à-dire, au printemps ou en automne.

3°. Faire deux ou trois piqûres seulement en soulevant légèrement l'épiderme sans attaquer la peau, et sans répandre de sang.

4°. Faire les piqûres au plat des cuisses, sur les côtes de la poitrine, en arrière des coudes.

5°. Inoculer peu d'animaux avec le virus du claveau naturel, mais faire un plus grand usage du virus du claveau artificiel, qu'on croit plus mitigé et plus benin.

6°. Ne pas employer la matière trop avancée, mais un peu avant sa maturité dans les boutons; ce point est important pour la saisir au moment où elle n'est point dégénérée: c'est au fond du bouton qu'elle mûrit le plus tôt; on la prend ou de côté ou à la surface; on n'épuisera pas un bouton.

7°. Choisir de préférence le pus sur des bêtes qui ne sont pas bien malades, et dont le claveau est benin.

8°. Tremper le bout de l'instrument dans la matière du bouton, pour l'appliquer sur l'*entamure* ou l'*effleurure*, si l'on peut s'exprimer ainsi, faite

à l'endroit de l'insertion, et immédiatement après passer le doigt dessus.

Les uns, pour inoculer le claveau, emploient la lancette ordinaire ; d'autres, une aiguille légèrement cannelée et montée avec chasse. Le virus se place dans la cannelure : on introduit l'aiguille sous l'épiderme. Pour opérer en grand, il faut deux aiguilles, dont une se charge pendant que l'autre pose la matière : cet instrument est préférable à la lancette.

On doit contenir les animaux, sans cependant les gêner, pour que l'inoculation se fasse bien.

Si elle ne produit aucun effet, au bout de quelques jours on la répète.

Il ne faut pas faire sortir les animaux soumis à l'inoculation.

S'il survenait de la gangrène aux plaies des insertions, il serait pressant de faire des scarifications, et de panser d'abord avec des lotions fréquentes d'eau-de-vie camphrée et de vinaigre, et ensuite d'y appliquer des compresses trempées dans une dissolution de térébenthine par de l'eau-de-vie camphrée : pendant cinq à six jours, on donnerait aux animaux qui éprouveraient cet accident, le matin et le soir, un verre de décoction de racine de gentiane. Le régime des autres sera un peu de son gras, des grains concassés et des fourrages choisis.

Revenant sur les moyens curatifs du claveau, nous dirons qu'on peut suppléer à la saignée par la diminution de la nourriture et l'usage de l'eau blanche avec du son, et à défaut d'eau blanche d'une décoction de foin.

Le séton passé au fanon dès le commencement de la maladie, prévient toujours les dépôts par lesquels le claveau se termine trop souvent.

Si l'éruption semble se faire difficilement, on peut donner avec succès l'infusion de fleurs de sureau, à raison d'une chopine au moins à chaque fois.

La température la plus propre à favoriser l'éruption, est celle qui se rapproche le plus de la chaleur naturelle du corps. On ne doit donc faire sortir les animaux que par un temps doux et serein. La pluie, et surtout la pluie froide, ferait rentrer l'humeur.

Si une humeur muqueuse, abondante et épaisse avait lieu dans les narines, telle que l'animal ne pût respirer, alors une injection d'eau miellée dans les narines obstruées, ferait couler la matière et rétablirait la liberté de la respiration.

Il arrive quelquefois que les pustules attaquent les pieds ; il faut dans ce cas mettre le pied affecté dans un bain d'eau tiède. Si elles sont sous la corne, on enlève la partie du sabot sous laquelle est le mal, qui alors guérit très-promptement.

Il n'est pas rare que les boutons réunis forment des ulcères fort étendus qui gangrènent facilement; alors il faut emporter avec un bistouri, ou un rasoir, tout ce qui est noir et gangrené. On lotionne ensuite la plaie ou avec une décoction de quinquina, ou une décoction d'écorce de châtaigner ou de saule, ou de feuilles de noyer, de ronce ou d'aigremoine.

Lorsque les animaux sont guéris, on ne doit

point les remettre tout d'un coup à la nourriture ordinaire ; il faut, au contraire, ne les y amener que peu à peu.

DE LA ROUGEOLE.

Pour remédier à ce mal, prenez trois onces de romarin que vous faites bouillir dans une chopine et demie de vinaigre ; frottez-en les brebis, ayez soin de séparer les brebis malades des brebis saines, et de les garantir du froid avec tout le soin possible.

DE LA PETITE-VÉROLE.

Dès qu'on s'aperçoit qu'une brebis est attaquée de la petite-vérole, il faut la séparer du reste du troupeau.

Donnez ensuite à cette brebis un grain de civette mêlée dans une cueillerée d'eau-de-vie. Cela fait sortir la petite-vérole.

Nous ferons observer que la civette ne saurait se dissoudre que dans un jaune d'œuf, et qu'on ne la mêle avec de l'eau-de-vie qu'après qu'elle est dissoute.

Si c'est une petite-vérole d'été, prenez des feuilles d'aune au commencement du printemps lorsqu'elles poussent, et faites-les sécher ; après quoi faites-en bouillir une poignée dans une pinte de bière, dans un vase fermé, jusqu'à ce qu'elle devienne gluante et qu'elle file ; alors laissez-la refroidir jusqu'à chaleur de lait ; prenez un pinceau ou des vergettes, et frottez-en les brebis malades sous la poitrine, entre les jambes, aux yeux,

aux oreilles et au visage ; continuez cette opération soir et matin, tant que la petite-vérole donne encore quelque humidité. Dans l'espace de trois ou quatre jours les brebis seront guéries. On peut les mener au champ pendant ce traitement, pourvu qu'on les frotte le matin avant de sortir, et le soir après être rentrées.

Si c'est une petite-vérole d'automne, on donne aux brebis de la livèche et de la racine d'eupatoire femelle sauvage, l'une et l'autre réduites en poudre, deux fois par semaine, tant qu'elles sont malades. La dose pour cent brebis est d'un chapeau plein ; on la mêle avec trois fois autant de sel. Pendant ce temps, on les mène paître dans les champs secs, ou dans des endroits couverts de bruyère, et dans l'espace de trois semaines, leur guérison est achevée et complète.

DE LA PESTE.

C'est une maladie où il n'y a point ou peu de remèdes, mais qu'on peut cependant prévenir.

Ce mal attaque les brebis en été et en hiver. Pour les en garantir, on a soin au commencement du printemps et de l'automne, de leur faire boire, pendant quinze jours, tous les matins, avant d'aller aux champs, un breuvage fait d'eau dans laquelle on a trempé de la sauge et du marrube.

On prend encore de l'encens, du genièvre, ou des herbes odoriférantes, on en parfume l'étable et les mangeoires, et on leur donne, parmi leur nourriture ordinaire, du mélilot commun, du pouliot sauvage, de l'origan, de la marjolaine, etc.

Lorsque les brebis sont atteintes de cette contagion, il faut d'abord les mettre à part, et tenter si les remèdes réussiront. On continuera toujours de leur donner le breuvage dont il est fait mention au commencement de cet article; on y joindra du vin et de l'eau, dans lesquels on mettra dissoudre du soufre et du sel, trois fois autant que de sauge et de marrube, et on leur fera avaler cette préparation tous les trois jours: on peut encore leur administrer un peu d'orviétan, ou de thériaque délayée dans du vin.

DE LA TOUX.

La toux survient aux bêtes à laine, quand elles passent trop rapidement du chaud au froid, ou du froid au chaud.

Remède.—Faites-leur avaler de l'huile d'amandes douces, mêlée dans du vin blanc un peu tiède, puis donnez-leur à manger du pas-d'âne, ou bien faites-leur prendre un peu de mithridate dans une cuillerée d'eau-de-vie.

Si la toux est causée par une abondance d'humeurs, ce qui se manifeste par une haleine puante, usez alors des poudres dessicatives, et servez-vous pendant le même temps du remède suivant:

Remède.—Prenez pour chaque brebis une demi-poignée de sel, que vous arrosez avec un peu de vinaigre, et que vous mêlez avec du goudron dans de la farine, pour leur en faire une pâte que vous mettez dans leur auge.

DU VERTIGE, ETOUDISSEMENT,

en quelques endroits Sang, Folie, Tournoiement.

Le soleil de mars et les trop grandes chaleurs de la canicule causent cette maladie aux brebis.

Dès qu'elles en sont atteintes, elles ne font que tourner et sauter sans aucun sujet, et dédaignent de manger ; elles bronchent à tout moment. Si pendant l'accès on leur touche le front ou les pieds, on y sent une chaleur excessive.

Remède.—Saignez-les à la tempe en petite quantité, ou bien à la veine qui est sous le nez, le plus haut possible ; d'abord la bête s'évanouit, ce qui est ordinairement un bon signe, et quelquefois aussi elle n'en relève point ; car la brebis guérit ou meurt.

Autre.—Au lieu de la saignée, qui est un remède extrême, on peut essayer celui-ci, beaucoup plus doux.

Prenez des bettes sauvages, exprimez-en le suc, mettez-en dans le nez de la brebis, tâchez de lui faire manger de cette herbe ; ou bien coulez-lui dans l'oreille du jus d'orvale ou de toute-bonne.

DU PISSEMENT DE SANG.

Chaque fois que cet accident survient à l'animal, donnez-lui une cuillerée d'huile vicille de millepertuis dans une chopine de bière chaude, jusqu'à ce que la maladie ait cessé ; ou bien du cumin pilé avec du sel ; ou bien de la tormentille, comme on a coutume de la donner au bétail. La graine ou semence rouge de buglosse, mêlée avec du sel, est le meilleur remède contre cette maladie, non-seulement à l'égard des brebis, mais généralement à l'égard de tout le bétail.

Quelques personnes emploient avec avantage une poignée de cendres de hêtre mêlée avec autant de sel.

DES ABCÈS.

Les abcès sont aisés à remarquer par la tumeur ou bosse qu'ils poussent en dehors.

Remède.—En quelqu'endroit du corps que ces abcès paraissent, il faut toujours les ouvrir, pour en faire sortir toute la corruption, et distillez dans la plaie de la poix fondue avec du sel brûlé et mis en poudre ; puis donner à la brebis de la thériaque délayée dans de l'eau : elle poussera toute l'humeur maligne au-dehors, et purgera la brebis.

DE LA MALADIE DES POUMONS.

Lorsque les moutons sont attaqués de cette maladie, il faut commencer par les changer d'air et de pâturage. Sans cette précaution, les remèdes sont sans effet.

Remède.—Exprimez le suc d'une grande quantité de feuilles de pas-d'âne, et celui d'une égale quantité de feuilles et de racines de plantain. Faites-en un mélange, auquel ajoutez la quatrième partie de suc d'ail. Joignez-y ensuite .

1 livre de miel,
1 once d'anis en poudre,
1 once d'enula campana, aussi en poudre,

Donnez un demi-setier de cet apozème à chaque mouton, une fois par jour, jusqu'à parfaite guérison.

DE LA BOUCHURE.

On reconnaît assez ordinairement qu'un mouton est bouché, lorsqu'il est triste et qu'il ne mange point.

Remède.—Faites bouillir du son de froment ; faites fondre dedans gros comme le pouce de savon coupé menu, et faites en avaler à l'animal plein une écuelle ; s'il est nécessaire, répétez ce remède au bout de vingt-quatre heures.

De la trop grande abondance de sang des moutons, et de la chaleur.

Quand le mouton est pris de trop de sang couche, quelquefois se vautre par terre, et à l'instant : il faut le saigner promptement deux veines de dessous les yeux, avec un canif que l'on enfonce et qu'on relève de biais dans les deux petites cavités dessus les yeux ; cette opération faites, donnez- lui une demi-once de foie d'antimoine dans un demiard de cidre.

Le mouton trop chargé, peut se trouver pris de chaleur, alors il faut le mouiller promptement dans l'eau fraîche, et lui faire prendre, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, une demi-once de foie d'antimoine dans un demiard de cidre.

DE LA VÉROLE POUACRE,
ou Mauvais Museau.

On donne ce nom à des maux qui viennent à la tête ou sur le nez des bêtes à laine. Quand ces maux sont en croûte, il faut les gratter avec un couteau, sans cependant les faires beaucoup saigner, avant de les frotter avec de la graisse dont voici la recette : incorporez dans une livre de graisse de porc une once de vif- argent, jusqu'à ce qu'il soit imperceptible ; après quoi ajoutez-y :

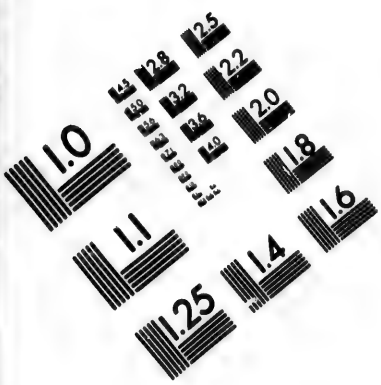
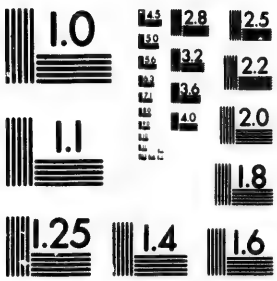
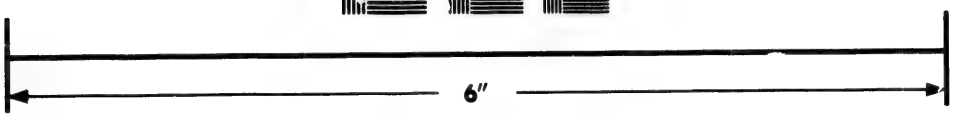
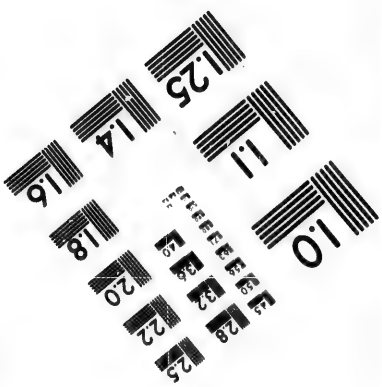


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

1 demi-once de vert-de-gris,
2 onces de mine de plomb,
2 onces de blanc de céruse,

le tout en poudre, incorporez ces poudres avec une spatule, et graissez de suite l'animal ; s'il en est besoin, renouvelez la même opération au bout de huit jours. Si le mal était trop invétéré, il faudrait graisser avec de la friture de poisson, avant que de répéter le remède ci-dessus, afin d'enlever plus facilement les croûtes qui seraient formées.

De la BRULURE et de la POURRITURE *des brebis.*

Si une brebis a l'œil rouge, elle est brûlée ; si l'œil est trop blanc, elle est pourrie. Outre les remèdes préservatifs généraux donnés dans le cours de cet ouvrage, et qui peuvent servir pour toutes sortes d'animaux, en voici un qui a été reconnu excellent.

Remède.—Prenez une once de foie d'antimoine cru, enveloppez-le dans un linge, mettez-le tremper dans une pinte de vin blanc ; mélez-y huit drachmes de séné ; ajoutez-y même de la muscade, du sucre et autres épices chaudes ; car les maladies des animaux puissans viennent presque toutes du froid et de l'humidité. Laissez infuser ces drogues vingt-quatre heures, et les faites bouillir ; donnez-en un demi-setier à chaque brebis.

DES MEURTRISSURES DES CHAIRS.

Ces meurtrissures sont causées par coup ou dentures de chien. S'il n'y a point d'ouverture qui laisse cours à l'épanchement du sang qui survient,

et qui tourne alors en corruption, il faut, avant tout, calmer la partie irritée, et aider la circulation du sang interrompue, par le moyen du beurre aromatique dont nous avons donné la recette à la page 59 de cet ouvrage ; dans le cas où il y aurait amas de sang corrompu, il faudrait faire ouverture et graisser la partie avec de l'eau-de-vie, du savon noir et du beurre frais, bouillis ensemble à parties égales.

De l'eau croupissant dans le corps des bêtes à laine

Les rotoires du fumier sont assez souvent la cause qui produit cette eau. Pour connaître cette maladie, abattez le mouton sur le dos et faites-lui flotter le ventre avec la main ; s'il renferme de l'eau, vous l'entendez clapoter.

Remède.—Délayez dans un demiard de cidre, deux onces de levain et une demi-once de thériaque ; faites avaler à l'animal, et répétez au bout de 24 heures, s'il est nécessaire.

Autre.—Mettez dans un demiard d'urine d'homme deux gousses d'ail pilées avec une bonne poignée de sel ; faites avaler à l'animal, et répétez au bout de 24 heures, s'il en est besoin.

DU MAL DES YEUX.

Pour guérir le mal des yeux des moutons, exprimez une grande quantité de grande chélidoine, et mettez-en dans l'œil jusqu'à parfaite guérison.

Si les yeux paraissent très-enflammés, ajoutez-y une égale quantité d'eau de plantain.

Mais si les yeux sont chassieux par rapport à quelque rhume, il faut alors, tous les matins, les étuver légèrement autour des paupières avec

une compresse trempée dans de l'eau où l'on aura versé quelques gouttes de bonne eau-de-vie.

DE LA JAMBE ROMPUE.

Remettez-la droite ; frottez-la d'huile et de vin mêlés ensemble ; enveloppez-la d'un petit morceau de drap, autour duquel vous mettez et liez de petites éclisses. Après quoi, donnez quelques jours de repos à l'animal dans la bergerie.

DES BREBIS BOITEUSES.

Il arrive assez souvent que les brebis boitent ; ce qui leur vient, ou de lassitude, ou d'avoir eu les ongles amollis, en demeurant trop long-temps dans leur fiente. Si ce mal vient de lassitude, on ne les mènera point aux champs avec les autres. S'il leur vient d'avoir les ongles amollis, coupez-en l'extrémité, mettez dessus de la chaux vive enveloppée d'un linge, et la laissez un jour seulement ; ensuite mêlez-y du vert-de-gris, et ainsi alternativement, jusqu'à ce que les ongles soient guéris.

Autre.—On fait bouillir et réduire en onguent plein une cuiller de fer de vielle huile de noix ou d'olive, et gros comme le pouce d'alun pulvérisé ; on en frotte l'ongle, après en avoir coupé tout ce qui est gâté : il s'endurcit bientôt.

DES POUX.

Pour chasser les poux et autres insectes qui tourmentent les brebis, il faut se servir de l'infusion d'une demi-livre de tabac dans quatre ou cinq pintes d'eau, à laquelle on ajoute une poignée de sel ; on en lave avec soin l'animal.

On se sert aussi du même onguent pour la rogne ou gale, et de l'eau de lessive, après quoi, on les lave avec de l'eau nette.

Quelques cultivateurs emploient de la racine d'érable bouillie dans de l'eau, et en frottent les brebis.

DE LA DÉSINFECTION DES BERGERIES.

Les agens les plus propres à entraîner et à détruire les particules du virus qui ont pu s'attacher aux murs, aux râteliers, au pavé des bergeries, sont le feu et l'eau, surtout lorsqu'ils sont combinés ensemble. Un berger doit alors plonger un balai ou une forte brosse dans l'eau bouillante, en inonder et laver avec force et long-temps, tous les objets auxquels ces particules ont pu s'attacher.

Il arrive assez souvent que le sol de la bergerie est en terre, alors il faut en enlever deux ou trois pouces, qu'on remplacera par de nouvelle terre, ayant soin d'enfouir profondément celle qu'on a retirée.

On doit brûler sans retard le fumier sur lequel auront séjourné des bêtes malades ; il faut laisser les écuries ouvertes pendant quelques temps, et pratiquer des ouvertures propres à laisser passage aux courans d'air, si toutefois il n'y avait pas de fenêtres.

DE LA MORSURE DES HÉRISSONS.

Il arrive quelquefois que les brebis sont tétées et mordues par les hérissons, ce qui leur cause presque toujours la mort et à leurs agneaux, quand on n'y remédie pas promptement.

Remède.—Faites bouillir de l'urine, du sel et du savon ensemble, et frottez-en la mamelle et la tétine de la brebis, le plus chaud qu'il sera possible ; répétez souvent le frottement. Le venin du hérisson est si actif, que la tétine et la mamelle s'ulcérent promptement, ce qui ne guérit pas si vite ; il se passe souvent un mois avant l'entière guérison. Ecartez l'agneau de la mère, jusqu'à ce que tout ait disparu.

Des Morsures de chien ou de loup.

On arrête le venin de ces morsures par le moyen, ou de l'huile d'aspic chaude, ou de l'huile bouillante, ou du sel menu, qu'on met dans la plaie ; après quoi on pile des feuilles de bardane ou de *teigneux* avec un peu de sel ; puis on prend le marc, dont on fait tomber le jus dans les plaies ; si c'est en hiver, il faut se servir d'huile d'*hypericum* dans laquelle on ajoute un peu d'onguent rosat que l'on fait fondre ensemble, et qu'on met dans les plaies, un peu chaude, plaies qu'on panse une fois le jour.

DU BOUC, DE LA CHÈVRE ET DU CHEVREAU.

Le mâle des chèvres s'appelle bouc ; ses cornes, outre son sexe, le distinguent de la chèvre ; il s'en distingue aussi par l'odeur forte et désagréable qu'il répand. Le petit de cette espèce d'animaux, se nomme chevreau.

Les chèvres ont beaucoup de rapport avec les

brebis, quant à la nourriture.; mais quant à l'instinct naturel, celui des chèvres est très-difficile à gouverner.

Un chevrier ne peut guère conduire plus de cinquante chèvres. Ces troupeaux se gouvernent comme ceux de brebis.

Les chèvres coûtent peu, et font un grand profit ; elles aiment les montagnes et les endroits stériles ; mais elles craignent beaucoup le froid : cependant la rosée du matin leur fait du bien.

Leur chair, graisse, lait, peau, poil, et les chevreaux, qu'on nomme aussi cabris, sont d'un grand rapport ; elles coûtent si peu, qu'on ne leur donne du foin que quand elles font leurs petits.

La chair de chevreau est bonne, tendre et délicate, pourvu qu'elle n'ait pas plus de six mois ; celle des chèvres et des boucs châtrés est solide et nourrissante,

Communément on la sale pour la provision de la ferme.

Les chèvres donnent beaucoup plus de lait que les brebis, et ce lait est beaucoup plus sain et meilleur. On trait les chèvres soir et matin pendant cinq ou six mois de l'année, et elles rendent tous les jours quatre pintes de lait, dont on peut faire des fromages, parce qu'il caille aisément. Ceux qui veulent ménager, ne laissent téter le chevreau que quinze jours ou trois semaines.

Une bonne chèvre doit avoir la taille grande, la marche ferme et légère, le poil épais, doux et uni ; les mamelles grosses, et le pis gros et long ; it faut aussi qu'elle soit large du derrière, qu'elle

ait les cuisses fortes et les jambes courtes et jointées. On préfère celles qui n'ont point de cornes. On les choisit depuis un an jusqu'à cinq, quoiqu'elles portent pendant près de sept ans.

Pour engraisser les chèvres et les boucs on les mène dans des lieux où elles trouvent de la nourriture en abondance. On peut aussi les engraisser avec des choux ou des raves, des navets ou du sainfoin.

Le bouc doit avoir le corps grand, les jambes grosses, le cou charnu et court, la tête petite, le poil noir, épais et fort doux à la main ; les oreilles grandes et pendantes, la barbe longue et touffue : ceux qui ont des cornes sont moins estimés. Un seul suffit, depuis deux ans jusqu'à cinq, à une centaine de chèvres, après quoi on le châtre et on l'élève comme il suit ; savoir : en été, on le mène dans les lieux où il se plaît et où il y a assez de nourriture et d'eau ; en hiver on lui donne des choux, raves, navets, sainfoin, un peu de sel et autres substances dont on repait les brebis, et on les tient chaudement.

Il faut nettoyer l'étable tous les jours, le fumier étant contraire aux chèvres, de même que l'excès du chaud et du froid.

L'été, elles se coucheut bien sans litière, et n'en sont que mieux.

Les chèvres sont en chaleur depuis la mi-septembre jusqu'à la fin de novembre : elles portent cinq mois ; il ne faut point les livrer au bouc qu'elles n'aient deux ans. Une bonne chèvre donnera d'une même portée, deux ou trois che-

vreaux ; mais il ne faut lui en laisser qu'un à nourrir: on fait élever les autres par celles qui n'ont point de petits.

La race flandrine, qui est venue des Indes en Flandre, et qui est actuellement répandue dans différentes provinces de France, est préférable à toute autre, par le grand profit qu'on en tire.

MALADIES.

Les chèvres sont sujettes aux mêmes maladies que les brebis, et se guérissent par les mêmes remèdes, excepté celles dont nous allons parler.

Remarquez 1°. que quand il y a contagion, ou qu'on la craint, on ne doit jamais négliger les remèdes généraux et préservatifs : l'expérience apprendra combien ils sont précieux. 2°. Si une bête est attaquée de maladie contagieuse, il faut toujours la séparer des autres, pour empêcher la communication du mal.

DE LA FIÈVRE.

La fièvre rend ces animaux tout d'un coup languissans et abattus, les fait maigrir et mourir en peu de temps ; elle leur vient presque toujours d'un excès de nourriture.

Remède.—On les met à part, on les saigne, on les fait jeûner et reposer jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait remis ; on soigne aussi le restant du troupeau, et on ne le laisse paître qu'une fois le jour, pendant deux ou trois jours.

DE L'HYDROPISIE.

Elle vient aux chèvres pour avoir bu trop d'eau.

Remède.—Pour les en guérir avant qu'elle soit formée, il faut leur faire une ponction ou incision au-dessous de l'épaule, afin de leur faire couler par-là tout l'amas d'eau qui leur enfle le ventre ; on met sur la ponction un emplâtre fait de poix de Bourgogne et de saindoux, pour guérir la plaie.

DE L'ENFLURE.

Elle vient aux chèvres après qu'elles ont chevroté.

Remède.—On leur fait avaler un bon verre de vin rouge, ou demi-setier de vin doux cuit.

DU MAL SEC.

On connaît qu'elles en sont attaqués, lorsqu'elles ont les mamelles tellement desséchées, qu'il n'y a plus de lait du tout. Ce mal provient des grandes chaleurs.

Remède.—On les guérit en les menant paître tous les jours à la rosée, et en frottant leur mamelles avec de la crême ou du lait bien gras. On peut aussi leur donner à manger des feuilles de vigne ou autres herbes tendres, en les tenant enfermées dans l'étable.

DE LA CONTAGION.

Ce mal vient aux chèvres, principalement d'une trop grande pâture ; c'est pourquoi, lorsqu'on en voit quelque chèvre atteinte, on doit la séparer et s'en défaire, car il n'y a point de remède ; et il faut saigner toutes les autres, pour calmer la fermentation du sang et en diminuer le volume ; ne point les laisser paître de tout le jour, et les jours

suivans ne les faire pâturer qu'une fois. Cette diète les préserve de la contagion.

DE LA LANGUEUR.

Quand les chèvres tombent en langueur pour quelque cause que ce soit, donnez-leur à manger des joncs et des racines d'aubépine pilées et mêlées dans de l'eau de pluie, sans leur donner autre chose à boire. Si cela ne les guérit point, alors il n'y a point d'autre parti à prendre que de les vendre, ou de les tuer pour les saler.

DU VERRAT, DE LA TRUIE ET DU COCHON.

Le *cochon* est le plus fécond de tous les bestiaux et celui dont on tire le plus d'utilité pour les alimens. On le trouve dans tous les pays ; il est sale et gourmand, il mange de tout, n'est presque jamais rassasié, et il vole la mangeaille des autres.

On appelle *verrat* un cochon qui n'est point châtré ; la *truie* est sa femelle : on doit choisir le verrat plus carré que long, court et ramassé, ayant la tête grosse, le grouin court et camus, les oreilles grandes et pendantes, les yeux petits et ardens, le cou grand et gras.

La castration peut avoir lieu à tout âge pour cet animal ; mais plus tôt elle est faite, moins elle peut devenir dangereuse. Il faut choisir un moment où la température soit douce ; les chaleurs vives et les froids rigoureux rendraient également la plaie d'une guérison difficile.

Un bon verrat suffit à dix truies ; on ne le fait souer que quand il a un an ; et quand il en a quatre ou cinq, il n'est plus bon à cet usage. Une bonne truie a le corsage long et le ventre ample et large : elle est féconde depuis un an jusqu'à six ou sept, et cochonne deux fois l'année ; elle porte quatre mois, et fait dans le cinquième ses petits, qui sont toujours en fort grand nombre, de dix ou douze au moins.

Les toits ou lieux où l'on met les porcs doivent être bien pavés, afin que les cochons ne fouissent point la terre de leurs étables, et que l'ordure et le mauvais air n'y sejournent point : et pour qu'il n'en dégradent point les murs, on doit les garnir de bonnes planches.

Les cochons, quoique sales et ne cherchant que l'ordure ou la fange pour s'y vautrer, demandent à être dans leurs étables avec beaucoup de propreté : cela les engraisse presqu'autant que la nourriture. Plus ils sont entretenus proprement, plus ils deviennent gras et forts.

On les mène paître depuis le commencement d'octobre, deux fois par jour, le matin après que la rosée est dissipée, jusqu'à dix heures, et depuis deux heures après midi jusqu'au soir. Depuis le mois d'octobre jusqu'aux neiges, on les laisse paître pendant tout le jour, quand il fait beau.

En quelque temps que ce soit, surtout pendant les chaleurs, il ne faut jamais leur laisser endurer la soif, elle leur cause une petite toux sèche qui les amaigrit tout d'un coup, et leur donne la fièvre. Rien ne les désaltère mieux que le petit-lait, et

n'arrête mieux les mauvaises suites que pourrait avoir une soif trop ardente.

Ces animaux ne sont point délicats ; lavures d'écuelles; égouttures de fromages, fruits, légumes, pommes de terre avariées, tout leur convient.

MALADIES DES COCHONS.

Outre les remèdes préservatifs qui sont communs à tous les animaux, et qu'on ne peut trop avertir d'employer au besoin, on peut encore infuser dans de l'eau, pendant quinze ou vingt heures, de la graine ou des racines de concombres sauvages bien pilées, et faire boire cette eau tiède aux cochons, de temps en temps : cela les préserve des maladies contagieuses.

On juge qu'un porc est malade, quand il penche l'oreille, qu'il est plus paresseux et plus pesant que de coutume, ou qu'il est dégoûté : quelquefois aussi, il arrive, quoique malade, qu'il ne donne aucun de ces signes ; quand on le voit diminuer peu à peu, il faut lui arracher, à contre poil, une poignée de soies sur le dos ; si la racine en parait nette et blanche, ce'st bon signe ; mais si l'on y voit quelques marques sanglantes ou noirâtres, le cochon est malade.

FIÈVRE.

On juge que le cochon a la fièvre, quand on le voit baisser la tête, la porter de travers, courir dans les champs, ensuite s'arrêter tout court, et tomber étourdi. Il faut prendre garde de quel côté il penche la tête, pour le saigner à l'oreille opposée, et ne lui donner à manger que des cho-

ses qui puissent le rafraîchir. On saigne aussi les cochons à une veine qu'ils ont au-dessous de la queue, à deux doigts des fesses ; et pour ne point manquer cette veine, on en bat l'endroit avec une petite baguette de sarment ou coudrier, afin de la faire enfler. Quand on a tiré assez de sang, on y fait une ligature avec de l'osier ou de la grosse ficelle ; on tient le cochon enfermé pandant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la fièvre soit guérie, et on le nourrit avec de l'eau tiède mêlée de deux livres de farine d'orge.

LÈPRE OU LADRERIE.

Quand cette maladie commence, elle rend le porc pesant et endormi, ensuite sa langue, qu'on lui fait tirer avec un bâton, son palais et sa gorge se chargent de petites pustules noirâtres ; les taches gagnent la tête, le cou et tout le corps ; le cochon se porte à peine sur ses pieds de derrière, et la racine de sa soie est toute sanglante ; c'est à ces signes que les langayeurs de porcs qui les visitent, reconnaissent qu'ils sont ladres. Cette maladie est difficile à guérir ; tout ce qu'on peut y faire, c'est de mettre le porc ladre dans un toit à part, de le nettoyer tous les matins soigneusement, et de lui donner toujours une bonne et fraîche litière ; ensuite on le saigne sous la queue ; on le baigne souvent en eau claire, et on le laisse long-temps se promener. Il ne faut point lui épargner l'eau ni la mangeaille, et sa nourriture doit être du marc de vin mêlé avec du son et de l'eau.

La ladrerie ne se connait pas toujours à la langue, car souvent il n'y a que peu ou point de grains, et cependant, quand on vient à ouvrir le cochon et à le mettre en pièces, on en trouve toute la chair chargée : en ce cas, comme elle est malsaine, elle doit être jetée à la voirie ; mais si la chair est seulement parsemée de quelques grains, le sel la corrige, en la laissant quarante jours en salaison.

AVIVES.

Il est reconnu que les avives des porcs sont sujettes à s'apostumer. Un porc qui a mal aux avives, ne mange presque point, fait le haut dos et tremble. Il faut lui coucher l'oreille le long de la ganache, entre le cou et la tête, et où tombera la pointe de l'oreille, là sera l'avive de chaque côté : il la faut ouvrir, en descendant, de près de deux pouces et demi de long, avec le bistouri ; après quoi gratter avec la pointe d'un couteau dans l'ouverture. On en fera ainsi sortir du gravier, et même du pus, s'il y a plusieurs jours qu'il soit pris.

Remède.—Mettez dans la plaie du sel menu et de la graisse de porc une fois par jour, et cela pendant trois ou quatre jours seulement.

INDIGESTION, VOMISSEMENT,
Dégoût et Mal de Rate.

La gourmandise des cochons les rend sujets au vomissement : souvent les mauvaises herbes leur cause le dégoût ; le vomissement leur vient de réplétion, et l'indigestion est causée par la crudité de leur nourriture.

Pour guérir le simple vomissement, ratissez de l'ivraie, mêlez-en les ratissures avec du sel bien séché et de la farine de fèves ; donnez le tout au cochon avant qu'il aille aux champs.

Pour guérir l'indigestion ou le dégoût, tenez le cochon enfermé dans son toit, afin de lui faire faire diète pendant vingt-quatre heures ; ensuite donnez-lui beaucoup d'eau tiède dans laquelle vous aurez laissé infuser, pendant vingt heures, de la graine ou des racines de concombres sauvages bien pilées, que vous lui donnez de temps en temps.

Trop de fruits mangés pendant de grandes chaleurs, lui causent le mal de rate : on le guérit en lui faisant boire de l'eau où l'on aura laissé tremper du bois de romarin, qui a la vertu de dissiper les crudités et les enflures intérieures.

ECHAUFFEMENT.

Cette maladie, qui est commune parmi les cochons dans les années de sécheresse, se manifeste d'abord par deux boutons blancs, comme des pois, entre les dents de la mâchoire de dessous. Dès qu'on les aperçoit, il faut les couper avec des ciseaux, et faire en sorte qu'ils saignent, il leur faut couper ensuite la fève des deux côtés : cela fait, on prend un petit bâton long d'un pied, auquel on attache un petit linge au bout avec du fil ; on trempe ensuite ce linge dans de l'eau et du sel, et on en frotte plusieurs fois les boutons ; on jette ensuite de l'eau dans la gueule du cochon, et on la lui abaisse chaque fois qu'on lui en a

jeté, dans la crainte qu'il n'en avale ; après lui avoir ainsi lavé la gueule plusieurs fois, on peut lui donner à manger.

On a observé que le cochon attaqué de cette maladie, ne mange plus ; si on négligeait trop long-temps à faire ce remède, il pourrait arriver que le venin renfermé dans les boutons, rentrât dans la masse du sang, ce qui rendrait le remède inutile.

ENFLURE.

Dans la saison des fruits, les cochons en mangent souvent de pourris, et en si grande quantité, qu'ils en deviennent enflés ; cette enflure deviendrait dangereuse, si on n'y remédiait. Dans ce cas, on fait une décoction de choux rouges, qu'on leur donne à boire, ou bien on mêle de ces choux dans leur nourriture, ou on les nourrit simplement de feuilles de mûrier bouillies dans de l'eau ; ce qui dissipe l'enflure en peu de temps.

CATHARRE, ET ENFLURE
des glandes du cou.

Pour guérir les cochons du catharre, saignez-les sous la langue, et frottez le mal de sel broyé et de pure farine de froment.

Employez le même remède quand vous verrez qu'un cochon a les glandes du cou enflées, ou le cou plein de tumeurs, qui ne viennent que d'une abondance d'humeurs grossières qui n'ont point de mouvement. O peut encore faire saigner le cochon aux épaules, et lui frotter tout le cou et le

grouin de sel et de farine, ou bien lui faire avaler avec une corne, six onces de garum.

GALE.

On frotte rudement à contre-poil avec de l'eau de lessive, ensuite on fait baigner le cochon dans de l'eau claire. Il y a des personnes qui frottent la gale avec du tabac infusé dans de l'eau tiède, ou avec de l'urine et un peu de fleur de soufre. On peut encore se servir du remède qu'on emploie pour le catharre.

Plaies des Porcs en général.

Les plaies des porcs se pansent toujours avec du sel, comme pour une morsure de chien ou de loup: il faut force sel pour arrêter le venin, avec graisse de porc, blanc de poireau, ou quelques simples, telles que le lierre terrestre ou la bardane, toujours pilées avec du sel; ainsi, il suffit pour le pansement de toutes leurs plaies, de sel menu et de graisse de porc; s'il n'y a point de pus dans la plaie, on la couvre de tarc chaud, dans lequel on met du sel.

PESTE.

On jette à la voirie les cochons qui en sont attaqués, n'y ayant point de remède; mais on les en préserve en leur faisant boire de temps en temps de l'eau dans laquelle on a fait tremper pendant un jour des racines d'afrodille.

LÉTHARGIE.

On connaît cette maladie, quand les cochons qu'on mène paître, tombent au milieu des champs, et s'endorment au soleil.

Pour guérir cette maladie qui leur fait perdre l'appétit et les fait maigrir en peu de jours, il faut les tenir enfermés sans boire ni manger pendant vingt-quatre heures, le lendemain, s'ils sont altérés, on leur donne de l'eau dans laquelle on fait tremper des racines de concombres sauvages broyées. Après qu'ils ont bu, il leur prend un vomissement qui les guérit ; ensuite on les nourrit de pois chiches ou de féves arrosées de saumure ; puis on leur fait boire, afin de les désaltérer, de l'eau chaude, dans laquelle on mêle ordinairement deux poignées de son.

GOURME.

La gourme n'est autre chose que des apostumes qui viennent aux cuisses et aux jambes des porcs, lorsqu'ils sont jeunes ; on les ouvre avec le bistouri, lorsqu'ils sont mûrs, pour en faire sortir le pus, on met dedans du sel et de la graisse de porc.

COUPS ET MEURTRISSURES.

Un porc peut recevoir un coup violent qui rompe quelques vaisseaux ; ce qui occasionne un fort gonflement dans la partie lésée. Il peut aussi être mordu par un chien ou un loup ; si le sang ne s'épanche point au-dehors, il en résulte une enflure douloureuse, ainsi que des nerfs blessés.

Remède. Ayez un quarteron de graisse de porc.
3 onces de savon coupé menu,
1 quarteron de tarc, et une petite mesure d'eau-de-vie.

Faites bouillir le tout ensemble, et graissez-en chaud l'animal, une fois le jour, jusqu'à parfaite guérison.

SERREMENT DES DENTS.

Les alvéoles des mâchoires des cochons se gonflent quelquefois; ce qui les empêche de manger.

Remède.—Donnez-leur, indépendamment de leur nourriture, soir et matin, deux poignées de pois crus.

SOIES.

L'on connaît qu'un porc a les soies, par une touffe de poils qui paraît au-dehors du cou, vis-à-vis du gosier, ce qui l'empêche de manger, parce qu'il y a une autre petite touffe de poils dans les chairs jusqu'au gosier, ce qui forme au-dehors et au-dedans un petit rond comme une fistule.

Il faut, avec une aiguille enfilée de double fil, le passer deux fois, c'est-à-dire, faire un arrière-point sur le rond où est la touffe de poils, pour soulever ensuite doucement, par le moyen de ce fil, et couper tout autour avec le bistouri, en prenant garde de couper la touffe de poils qui est au-dedans, que l'on grattera peu à peu tout autour en descendant pour l'avoir en entier : après quoi mettez dans la plaie du sel menu et de la graisse de porc une fois par jour, pendant deux ou trois jours seulement.

FIN.

TABLE.

Du Taureau, de la Vache, du Bœuf et du Veau, *page* 3
Maladies auxquelles ces animaux sont exposés, 12
De la fièvre, - - - - - - 13
Des plaies, - - - - - - - 14
De l'inflammation de poitrine, - - 16
Du poumon altéré, - - - - - - 18
Du jet par les naseaux, - - - - ib.
Du dégoût, - - - - - - - 19
Des maladies du cou, - - - - 20
De la taupe ou enflé, - - - - - 21
Des étranguillons, - - - - - 23
Du quartier, tachet ou lovet, - - - ib.
Des pommes ou poires arrêtées dans le gosier, 24
De la toux, - - - - - - ib.
Des maladies des pieds, - - - - 25
Du fourchet, - - - - - - 26
Des clous et autres corps étrangers entrés dans le pied, - - - - - - 27
Des gros galets, - - - - - - 28
De la fourbure, - - - - - - 29
Du mal de tête, - - - - - ib.
Des abcès à la tête, - - - - - 30
Des cornes cassées ou trop recourbées, 31
De l'hémorragie du nez, - - - - ib.
Des maux d'yeux, - - - - - ib.
De l'onglée et autres maux des yeux, - - 32
De l'araignée ou éraignie, - - - ib.
Des sangsues avalées, - - - - - 33
De l'enflure, - - - - - - 34
Des barbes ou barbillons, - - - - ib.
Du chancre-volant ou sur-langue, - - ib.
De l'enflure du palais, - - - - - 36
Du flux de sang, ou le sang rouge ou sang blanc, ib.

page
D'un autre flux de sang, - - - - 37
De la retention d'urine, - - - ib.
Du pissement de sang, - - - - 38
Des testicules enflés, - - - - 39
De l'indigestion, - - - - - ib.
De la bouchure du devant, - - - 40
Du farcin et de la gale, - - - - ib.
De la jaunisse, - - - - - 41
De l'inflammation des muscles, - - - 42
Du mal de cœur, - - - - ib.
Du mal de cerf, - - - - - 43
De la pienne, - - - - - 44
Des tumeurs et apostumes, - - - 45
Des vers de bouvier, - - - - ib.
Du charbon, - - - - - - 46
Des abcès dans le corps, - - - ib.
Du battement de flancs, - - - - 47
Du mal de ventre, ou de la colique, - ib.
Des tranchées du bœuf, - - - - 48
Des poux, - - - - - - 49
Du mal de cuisse, - - - - - 50
Des gales aux trayons des vaches, - - ib.
De la petite-vérole pourprée, - - - ib.
Du venin dormant, - - - - 55
Du venin hâté, - - - - - 56
De la perte de l'appétit, - - - 57
Moyens de faire tarir le lait des vaches, ib.
De la rage, - - - - - 58
Beurre aromatique, anodin résolutif et émollient, - - - - - - 59
Précautions pour préserver les bestiaux des maladies épizootiques, - - - 60

page

Du Belier, de la Brebis, du Mouton et de l'Agneau, 61
Des maladies de ces animaux, - - 67
Du traitement après la tonte, - - - 68
De l'érésipèle des moutons, - - - ib.
De la fièvre, - - - - - - 69
De l'onguent, langue de cerf, pour la guérison des maladies internes et externes, - - ib.
De la bosse, - - - - - 70
De l'enflure du ventre, - - - - ib.
Du goitron, - - - - - 71
Des loupes et enflures, - - - - ib.
De la rogne ou gale, - - - - 72
Des gobbes, - - - - - - 73
De la difficulté de respirer, - - - ib.
De la morve, - - - - - - ib.
Du claveau, - - - - - 74
De la rougeole, - - - - - 80
De la petite-vérole, - - - - ib.
De la peste, - - - - - - 81
De la toux, - - - - - 82
Du vertige, de la folie, du tournoiement, &c. ib.
Du pissement de sang, - - - 83
Des abcès, - - - - - - 84
De la maladie des poumons - - - ib.
De la bouchure, - - - - - ib.
De l'abondance de sang et de la chaleur, 85
De la vérole pouacre, ou du mauvais museau, ib.
De la brûlure et de la pourriture, - - 86
De la meurtrissure des chairs, - - - ib.
De l'eau croupissant dans le corps, - 87
Des maux d'yeux, - - - - - ib.
De la jambe rompue, - - - - 88

page
Des brebis boiteuses, - - - - 88
Des poux, - - - - - - ib.
De la morsure des hérissons, - - 89
De la morsure du chien ou du loup, - - 90
Manière de désinfecter une bergerie, - 89

Du Bouc, de la Chevre et du Chevreau, - 90
Des maladies de ces animaux autres que celles qui se guérissent comme celles du mouton, 93
De la fièvre, - - - - - - 93
De l'hydropisie, - - - - - ib.
De l'enflure, - - - - - - 94
Du mal sec, - - - - - ib.
De la contagion, - - - - - ib.
De la langueur, - - - - - 95

Du Verrat, de la Truie et du Cochon, - 95
Des maladies de ces animaux, - - - 97
De la fièvre, - - - - - ib.
De la lèpre ou ladrerie, - - - - 98
Des avives, - - - - - 99
Indigestion, vomissement, dégoût et mal de rate, ib.
De l'échauffement, - - - - 100
De l'enflure, - - - - - - 101
Du catharre et enflure des glandes du cou, ib.
De la gale, - - - - - 102
Des plaies en général, - - - - ib.
De la peste, - - - - - ib.
De la léthargie, - - - - - ib.
De la gourme, - - - - - 103
Des coups et des meurtrissures, - - ib.
Du serrement des dents, - - - 104
Des soies, - - - - - - ib.

page
- 88
- - ib.
- 89
- - 90
e, - 89
, - 90
que celles
mouton, 93
- - 93
- ib.
- - 94
- ib.
- - ib.
- 95
- 95
- - 97
- ib.
- - 98
- 99
l de rate, ib.
- 100
- 101
cou, ib.
- 102
- ib.
- ib.
- ib.
- 103
- ib.
- 104
- ib.